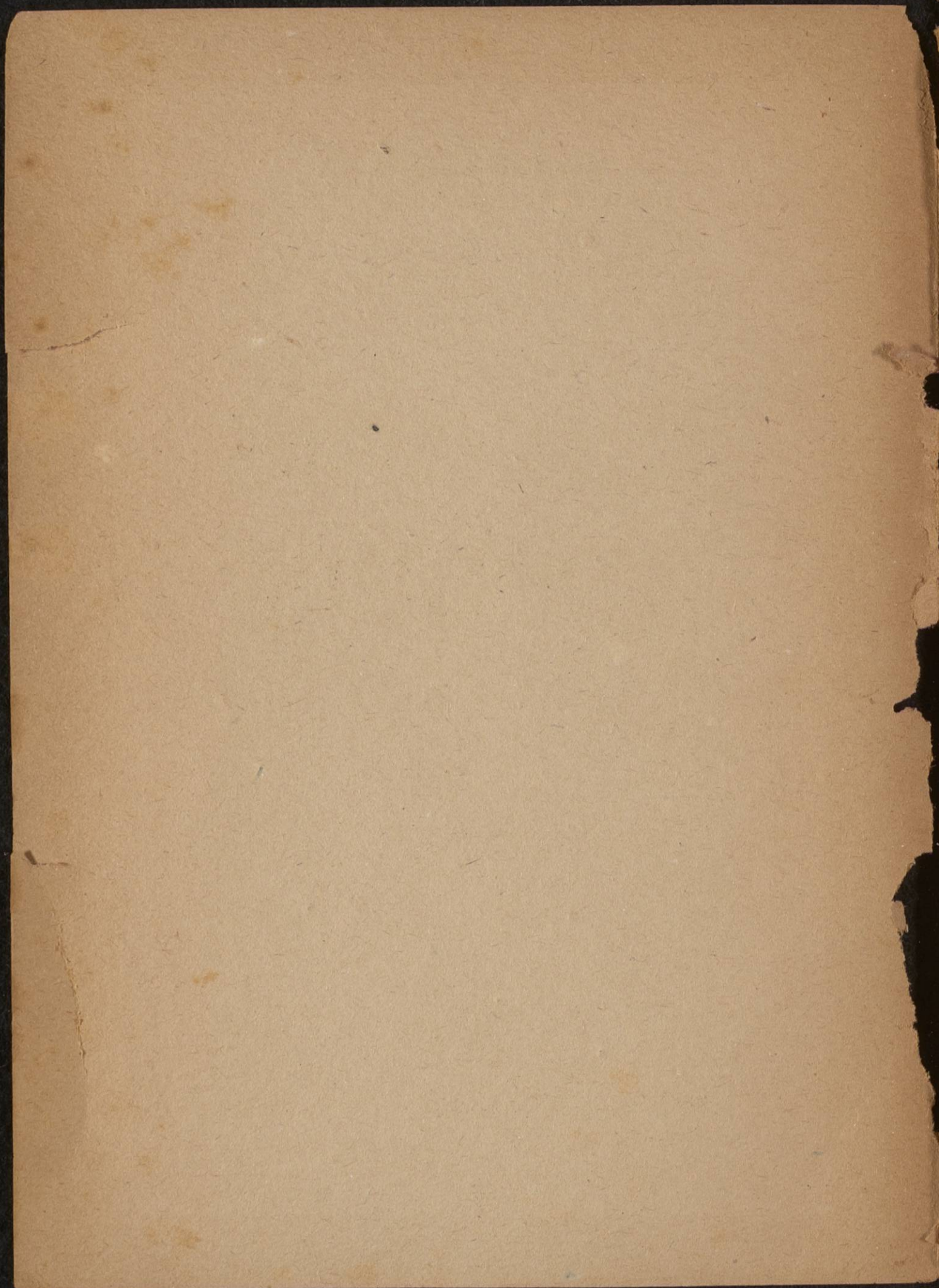


GEORGES VIRRÈS
DE L'ACADÉMIE ROYALE

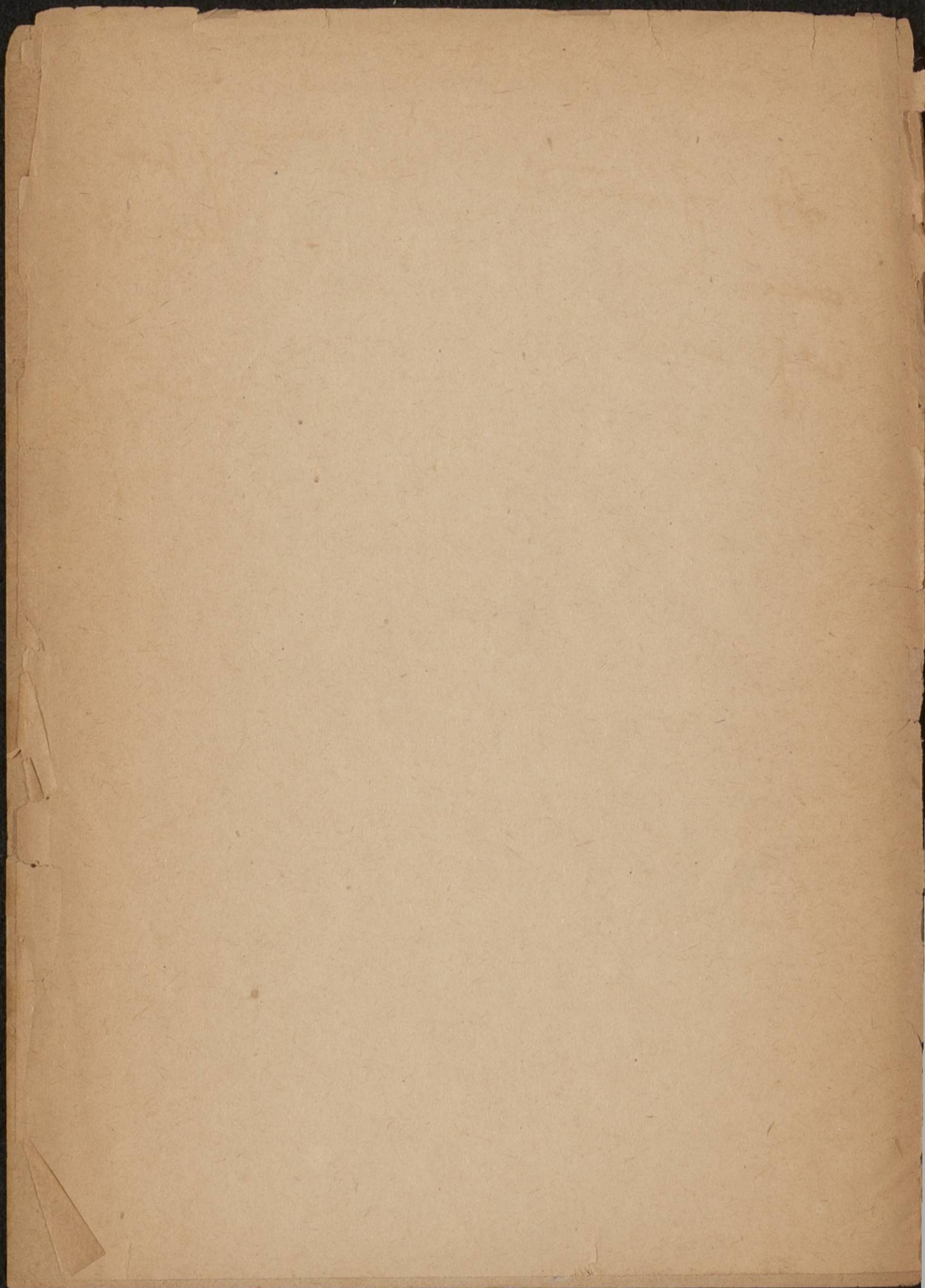
**L'INCONNU
TRAGIQUE**

EDITIONS L'HORIZON NOUVEAU
201, Bd Emile de Laveleye — Liège



ms

27680



A Justine Van Zylbe,
avec mes sentiments de bien
vif attachement
pour
Vosrès

L'INCONNU
TRAGIQUE

Handwritten notes and scribbles at the top of the page.

DU MÊME AUTEUR :

- En pleine Terre** (La Glébe héroïque
1798-1799) épuisé
- La Bruyère Ardente** — roman épuisé
- Les Gens de Tiest** — roman épuisé
- L'Inconnu Tragique** (avec 25 dessins de
François Beauck) épuisé
- Ailleurs et Chez Nous** (avec une lettre de
L. Dumont-Wilden) épuisé
- Le Cœur timide** — roman
- A Côté de la Guerre** épuisé
- Sous les Yeux et dans le Cœur**
- La Route imprévue** — roman
- Cet adolescent si pur** — roman
- Souvenir, souvenir, que me veux-tu ?**
- Cornélie Charmoise** — roman

Tous droits réservés
Imprimé en Belgique

GEORGES VIRRÈS
DE L'ACADÉMIE ROYALE

L'INCONNU
TRAGIQUE

EDITIONS L'HORIZON NOUVEAU
201, Bd Emile de Laveleye — Liège

Nous avons pensé qu'il serait intéressant et que le public nous saurait gré de reprendre les deux premiers récits de L'INCONNU TRAGIQUE, un livre devenu depuis longtemps introuvable. Ces pages caractérisent en effet, de façon curieuse, la manière de l'écrivain à ses débuts.

L'Éditeur.

Copyright by L'Horizon Nouveau 1944.

L'INCONNU TRAGIQUE

I

— Krelis n'est pas rentré ? demanda l'homme.

— Non, répondit la femme.

Et déjà, devant les yeux irrités de son mari, elle cherchait des excuses :

— Vous savez qu'il y a loin jusqu'au moulin des Aulnes. Notre Krelis se reposera en chemin. Sa charge de farine doit peser, car le vent souffle du côté des marais. Le pauvre garçon aura peiné...

L'homme demeura silencieux. Il était assis sur une chaise basse. Le jour gris, qui venait de la fenêtre aux carreaux plombés, rencontrait sa face brune, ses cheveux roux. Il suivait machinalement les allées et venues de sa femme. Lorsqu'elle enleva du fourneau une marmite bouillonnante, la chambre parut flamber. Les solives noires du plafond devinrent ardentes ; les assiettes d'étain, sur le

chambranle de la cheminée, rayonnèrent comme des lunes ; le bahut de chêne montra la blancheur crue des porcelaines derrière ses vitres, et les quatre murs crépis frissonnèrent, tout rouges.

Un coup de vent pesant heurta la porte.

Les genoux remontés, l'homme se taisait.

On entendit de nouveau bouillir l'eau sur le feu. La chambre s'enfonçait dans les ombres.

Alors, comme la paysanne revenait de l'étable, elle dit un peu haletante :

— La vache ne mange pas. La vache souffle, remue la tête. Antje et moi, nous avons voulu la détacher, mais Antje avait peur. Viens ! Viens vite !...

L'homme était déjà debout et accompagnait sa femme. Dehors, ils aperçurent leur fillette qui tendait le cou vers le trou noir de l'étable.

— Bien sûr qu'elle est malade, mon Dieu ! fit la petite.

Une pluie fine tombait sur la mare, au milieu de la cour. Les fumiers, comme des décombres, s'affaissaient près de l'eau pourrie. Le vent tournoyait dans l'enclos, et s'évadait avec une plainte.

Stoffel Albijn sortit de l'étable en tirant à une corde roulée autour des cornes de la vache.

Sous la dernière clarté du jour, Stoffel, sa femme et l'enfant éprouvèrent la même inquiétude.

Les sourcils froncés, l'homme regardait. Il frotta les naseaux de la bête :

— Sa bouche est sèche...

On voyait courir un frisson dans le poil noir de son échine.

— Elle a la fièvre.

Il se courba :

— Le ventre est tendu...

Tous trois se taisaient. La vache meugla, et ses yeux s'ensanglantèrent.

Trees Albijn joignit les mains contre sa poitrine. Antje attendait quelque parole. Enfin Stoffel dit, d'une voix menteuse :

— Elle se sera refroidie. Cela passera.

Sa femme réfléchit et n'exprima point sa pensée :

— Bien sûr... bien sûr...

— Depuis quand refuse-t-elle la nourriture ? demanda Stoffel à sa fille.

— La crèche était vide, il y a une heure...

Antje sentait des larmes sous ses paupières.

L'homme, tout à coup, jura sourdement. Des imprécations confuses grondaient dans son gosier. Les femmes l'entendaient au fond de l'étable noire, où il rattachait la bête ; elles regagnèrent brusquement le logis :

— La vache est perdue ! s'écria Trees.

Et la petite sanglota.

Maintenant le paysan rentrait avec des paroles hautes de colère. Il empoignait une chaise, il la lançait contre terre :

— Krelis, où est Krelis ? Le mauvais garçon que

Dieu m'a donné là ! Il abandonne ses parents, il court les cabarets, il nous laisse dans la peine. Misère de moi !

— Ah ! gémit la femme, si tu m'avais écouté, si tu t'étais rendu, comme les autres étés, au pèlerinage de Leghem ,où sainte Brigitte entend les recommandations et protège l'étable pendant toute l'année !

Une nuit opaque remplissait la chambre ; seul, sur les dalles, devant le feu, luisait un petit orbe jaune.

Stoffel avait baissé la tête, sa femme allumait une lampe. Ils se regardèrent, ils s'interrogèrent des yeux. Dans la rue passait le vent, et la pluie crépitait contre la croisée.

Ils tressaillirent quand le loquet de la porte se leva. Krelis pénétrait dans la pièce, s'essuyant le front ; son visage était enflammé, ses prunelles brillaient. Il se jeta sur un siège.

Les autres ne songeaient pas à lui demander le motif de sa rentrée tardive, aucun ne remarqua qu'il revenait les mains vides.

Krelis dit enfin, avec un hoquet dans la gorge :

— Mauvaises nouvelles pour le village, mauvaises nouvelles ! On racontait tout à l'heure que le bétail du bourgmestre avait une maladie infectieuse.

Le vieux paysan marchait soudainement, les poings serrés, vers son fils.

Trees Albijn le repoussa ; Antje criait d'effroi.
Et le garçon, debout, avait pâli ; lui aussi menaça
du geste.

Il y eut un long moment de colère et de crainte.
Puis Stoffel sortit et s'enfonça dans la nuit, la
pluie et le vent.

II

Le long de la route pavée et de ses accotements sablonneux, des demeures s'alignaient. Les toits de chaume penchaient au-dessus des parois d'argile, des pailles verdies et noires. Trois ou quatre maisons en briques étaient couvertes de tuiles rouges. A mi-chemin de cette rue, les habitations reculaient, formaient un cercle, et une tour percée de fenêtres ogivales se dressait sur la grand'place. Un bâtiment carré avait été adossé à la tour : c'était la pauvre église du bon Dieu dans le village de Baeren.

Partant de la chaussée, des sentiers menaient aux cassines isolées dans la lande. Elles s'entouraient d'un humble courtil, clôturé de genêts arrachés au sol et qui, dressés entre des lattes transversales, formaient des haies de plantes mortes. Près des cabanes, quelques cultures faisaient des taches d'ocre, quelques champs découpaient des carrés de terre grise, parmi la bruyère rousse. Un ruisseau traver-

sait les sables, d'étroites prairies bordaient çà et là son cours.

Novembre effeuillait les beaux chênes d'automne. Le vent, qui venait du large, de l'immensité de la plaine, soufflait contre les toits branlants, accrochait un instant le clocher, et repartait à travers de nouvelles étendues.

Les pinières poussaient, dans cette contrée, aux abords des grands marais qui étaient pareils à de sombres criques. Des arbres noirs se miraient dans leurs eaux profondes, et les touffes lointaines des roseaux faisaient songer, durant l'heure trouble et muette du soir, à des agrès figés soudain dans l'infinie détresse du paysage.

Mais aujourd'hui le ciel était mouvant ; les nuages palpitaient d'une vie fiévreuse. Comme des cierges processionnaires, les bouleaux, au bord de la grand'route, semblaient se hâter avec elle vers le refuge des villes et traverser une dernière fois, en chancelant sous la tempête, les brousses désolées.

Des oiseaux, corbeaux et ramiers, volaient contre le vent, presque immobiles dans la tourmente ; un héron passa, démantelé, à la merci de l'élément.

Dans le village, des portes claquaient, des volets cédaient à la puissance du vent et des fenêtres étaient brisées. Le sable se levait, chargé de pierres.

Aux coups de midi — on percevait vaguement les frémissements de la cloche — des paysans sortirent

d'une maison de la grand'place. Subitement, comme si elles eussent répondu à un signal, toutes les maisons s'ouvrirent, tous les villageois s'avancèrent dans la rue. Leurs vêtements ballonnés, leurs casquettes enfoncées jusqu'aux oreilles, ils écoutaient le bourgmestre de Baeren.

— Il n'y a pas de doute possible, le rapport du vétérinaire est formel. Des mesures doivent être prises pour enrayer la contagion. Ceux qui ont des bêtes malades le déclareront immédiatement.

Le terrien paraissait obéir à un commandement, céder à une contrainte, sa voix tremblait en donnant cet ordre.

Les ruraux ne firent entendre aucune rumeur. Ils vivaient plus que jamais dans le tréfonds de leur esprit et de leur cœur.

Des femmes se montraient, inquiètes, sur le pas des portes, et les enfants, qui s'accrochaient aux jupes de la mère, ouvraient des yeux où passaient déjà les pressentiments.

Près du bourgmestre se tenait un paysan, un courtaud de contenance assurée, qui interrogeait ces faces pleines de silence et de mystère. Il dit avec persuasion :

— Et surtout, mes amis, soumettons-nous complètement aux prescriptions qui nous sont parvenues et qui nous parviendront encore. Ayons moins de confiance en nos propres moyens : fions-nous davantage aux gens de science. De récents travaux

l'ont prouvé, il est avéré que les maladies du bétail...

Les villageois lui tournaient le dos. Ils abandonnaient l'échevin et son fatras de paroles inutiles. Ils supputaient ce que peuvent les hommes vis-à-vis du destin et songeaient d'abord à Dieu. Parfois le Seigneur daignait révéler sa puissance entre les mains des créatures, les anciens savaient que des épreuves avaient été conjurées, cependant un mystère enveloppait ces temps lointains.

La place devenait peu à peu déserte.

Un grand garçon, au regard vide, arriva. Il avançait, penchant régulièrement le corps, et il se redressait en tendant les bras. Ses prunelles étaient pâles, la peau de son visage était très blanche. On eût dit qu'il marchait dans un rêve et il souriait doucement. Une fois, il demeura immobile devant la maison des Albijn.

Sur le seuil, Antje attendait son père et son frère, et regardait dans la rue pour voir s'ils ne revenaient pas.

— Bonjour, bonjour ! fit la petite.

Le grand garçon continua son chemin.

— Le pauvre !... ajouta-t-elle, le pauvre !...

— Laisse donc ! cria Stoffel qui rentrait au même moment. Celui-là est moins malheureux que nous !

Soudain la pluie tomba violemment. Ce fut une houle qui remplit l'horizon, et la terre et le ciel se confondirent.

Klaas, bourgmestre de Baeren, s'asseyant à table
au milieu des siens, dit :

— L'un d'entre vous ira quérir tantôt Vader Jas.
Il se signa lentement et ses enfants l'imitèrent.

III

Vader Jas — le père Elie — habitait à la limite du territoire communal, près d'un ruisseau qui faisait tourner, à trois quarts de lieue en amont, le moulin des Aulnes. Il vivait enclos dans la solitude. Les jours où le vent soufflait du sud, il entendait dégouliner l'eau sur la roue du meunier. Les nuits de bise, il percevait le coup de canon que l'on tire au camp de Beverloo et qui annonce le couvre-feu. Le clocher de Baeren lui envoyait souvent le son distinct de l'heure, et il conjecturait d'après ces signes le temps du lendemain, et ne manquait pas de vérifier la justesse de ses prévisions, quand il ouvrait sa porte, le matin.

Jas était installé là depuis trente ans. Nul ne savait au juste d'où il venait. Des Campinois se souvenaient de son arrivée au pays. L'achat de la bicoque, qu'il n'avait jamais voulu abandonner, surprit et effraya les habitants de Baeren. Trois ou quatre pauvres diables qui occupèrent cette cahute avant

lui étaient morts, emportés par des fièvres malignes. Vader Jas rit, dans sa barbe fauve et sous son nez crochu, des prédictions sinistres qui lui étaient faites. Quand il eut retapé tant bien que mal la vacillante bicoque, des paysans le virent courbé sur les plates-bandes de son jardinet ; on le rencontrait parfois qui flânait à travers la bruyère, s'arrêtant pour converser avec le passant, et bientôt les gens se convainquirent que cet original savait beaucoup de choses. Le soir, les fenêtres de Jas brillaient longtemps au fond des landes. Après boire, des gaillards s'étaient risqués à venir surprendre le secret de ces veilles. Ils découvrirent, derrière la croisée, le bonhomme qui lisait dans un gros livre. Jas avait deviné leur présence, il ne leva pas les yeux. Sa barbe remua parce qu'il riait, et tranquillement il tourna la page.

Cependant, sa réputation prit bientôt une allure complexe. Des sentiments craintifs et reconnaissants, des souvenirs joyeux se mêlèrent à son renom. La femme du meunier des Aulnes, encore bréhaigne à trente-cinq ans, avait enfin répondu aux espérances de son époux. Lorsqu'elle devint mère, le mari prétendit reconnaître en Jas le providentiel médecin, dont l'entendement fit cesser une situation fâcheuse. De méchants esprits s'ébaudirent et appelèrent désormais le guérisseur : *Vader Jas*.

Celui-ci n'attacha aucune importance à ce raconter. Il revint au moulin quand les cinq cochons du

meunier se trouvèrent atteints du rouget. En moins de quinze jours, verrats et truies furent bien portants.

La nouvelle gagna aussitôt Baeren. Les villageois ne s'étonnèrent point, il leur plut de reconnaître chez le solitaire une puissance secrète qui se révéla dorénavant à plusieurs reprises. Et les paysans ne se souvinrent jamais que des cures heureuses de Vader Jas. Si l'insuccès suivait ses prescriptions, c'était une volonté plus forte que celle des hommes qui imposait sa loi, et personne n'y pouvait rien.

On essaya de surprendre les opérations cachées du guérisseur, car, bien entendu, le village devinait qu'à l'emploi des drogues s'ajoutait la pratique d'un rite occulte. Vader Jas demeura impénétrable. Il emportait la rémunération de ses services, laissée à l'estimation d'un chacun, et s'en allait, comme il était venu, de la même démarche bizarre, souriant sous son nez crochu. Sa houppelande brune se confondait avec le sol ; il s'enfonçait dans la plaine, il regagnait l'éternelle solitude.

Lorsque Stoffel Albijn avait frappé à sa porte, par ce soir de novembre, Jas. dès qu'il reconnut le visiteur, annonça :

— Je vous accompagnerai. Votre vache est malade, gravement malade, un vent pourri souffle sur la contrée.

L'autre murmura :

— Vous savez donc

— Je sais ! répondit le vieux.

Il endossa son manteau, dont les poches étaient gonflées. Il prit une lanterne.

Silencieux, les deux hommes se hâtèrent à travers la lande.

Stoffel agitait des pensées dans sa cervelle. Cette nuit le faisait songer à une nuit pareille, où, encore enfant, il avait été chercher le prêtre pour sa mère qui se mourait. Alors aussi, derrière la lueur tremblotante d'une lanterne, il marchait au devant de la peine et des larmes.

Vader Jas rechigna sous la bourrasque :

— On ne mettrait pas un chien dehors !

Stoffel trouvait des paroles touchantes :

— Si vous ne m'assistiez, personne n'y pourrait rien...

Et soudain Stoffel trébucha. Il s'étala dans la brousse mouillée.

Vader Jas leva sa lanterne pour contempler le paysan qui se redressait et se frottait la figure.

Le vieux eut un petit rire qui dura tout le long de la route noire.

Stoffel le suivait. La crainte refoulait sa colère.

Ils approchaient de Baeren. Quelques fenêtres ouvraient des trous lumineux dans les ténèbres.

IV

Krelis Albijn entra au cabaret des filles Zoete. Voilà que le temps paraissait s'éclaircir, un rayon de soleil coulait le long du cadre doré de la glace pendue au mur.

Krelis considéra les affiches rouges, les placards jaunes, les chromolithographies avenantes ; il se tourna vers l'aînée des Zoete, qui tricotait derrière le comptoir et qui répondit à son regard interrogateur :

— Lina sera bientôt de retour.

Krelis s'assit :

— Un verre de bière !

Il tira sa pipe et s'entoura d'un nuage de fumée.

Le battant de l'horloge, dans sa longue caisse de bois, marquait comme d'un pas assuré la marche hâtive de l'heure.

Et l'heure passa.

Krelis n'élevait la voix que pour demander à boire ; il s'enfonçait dans une torpeur. Il savait que

Lina devait venir et, sans impatience, il l'attendait, soumis à de douces pensées.

La fille Zoete avait essayé de lier la conversation. Elle s'enquit de l'épidémie, elle plaignit les paysans dont le bétail périssait.

Il ne voulut pas l'entendre.

Hanna Zoete prit une mine pincée. Sa figure flétrie, sous les boucles qui ondulaient prétentieusement à ses tempes, montra du dépit, puis elle grimâça méchamment en couvrant Krelis de ses prunelles grises.

La porte s'ouvrit.

C'était un garçon d'apparence faraute qui pénétrait dans la salle en saluant nonchalamment.

De nouveau, la porte tourna, cette fois Lina Zoete apparut. Sans remarquer Krelis, elle se précipita, joyeuse, vers le dernier arrivé.

— Je ne t'ai pas fait attendre !

Ils rirent et, se regardant dans les yeux, ils parlèrent tout bas.

Krelis réclama de la bière d'un ton bourru.

La jeune fille l'aperçut. Un instant son visage se contracta ; cependant elle s'approchait de lui délibérément, sa parole était enjouée :

— Bonjour ! Je suis contente de vous voir !

Il tendit sa lourde main, et murmura :

— Assieds-toi ici.

Elle fit semblant de ne pas comprendre, et re-

tourna auprès de l'autre. Ils chuchotèrent. Le paysan sortit.

— Lina ! cria brutalement Krelis.

— Chut ! ne te fâche pas, je devais bien me débarrasser de Pierre !

Et elle prit place à côté de Krelis.

Il la contempla. Son cœur heurtait à coup pressés sa poitrine, mais sa colère se muait déjà en une ardeur amoureuse. Il voyait des yeux tour à tour languides et brillants, la peau rose d'un visage, une fine chevelure de blonde. Elle n'avait pas la taille d'une paysanne, cette Lina si souple dans son moelleux corsage !

Il se rapprocha d'elle. Un peu d'ébriété rendait ses paroles plus chaudes, son geste plus hardi. Comme il l'enveloppait de ses bras et frôlait sa joue, elle recula et se dégagea.

Il avait été pressant, il devenait humble :

— Dis que tu n'aimes pas Pierre Voerman... suppliait-il.

La belle fille montrait ses dents blanches, elle passait la langue sur ses lèvres et secouait la tête.

— Lina, vois-tu... je serais le plus malheureux des hommes !

Elle lui caressa le front :

— J'en aime un seul, et celui-là fait le méchant !

— Ah ! soupira-t-il, si tu me rends ce que je te donne, aucun bonheur ne vaudra le nôtre !

Hanna Zoete qui s'était retirée, rentra et vint les interrompre :

— Quand je vous laisse en tête-à-tête, vous ne songez plus qu'à vos beaux yeux ! Ce solide garçon oublie de vider son verre et de régaler son amie !

Elle alla au comptoir.

Le jour baissait ; des nuages noirs s'amassaient devant le soleil à son déclin. L'ombre envahissait la salle, la pluie se collait aux vitres agitées par le vent.

Deux villageois poussèrent la porte du cabaret et heurtèrent, de leurs sabots boueux, les dalles et secouèrent leurs vêtements. La lampe que Hanna venait d'allumer brilla, toute jaune, sur les physionomies terreuses et les nippes luisantes des paysans. Ils commandèrent du genièvre. Ces hommes envisagèrent Krelis, et il y en eut un qui questionna :

— Elle est morte aussi, votre bête ?

— Non ! répondit le gars.

Les deux campagnards étaient sortis sans ajouter un mot, le dos voûté, les jambes lasses. Ils avaient laissé l'empreinte de leur souffrance dans cette salle.

Krelis se dressa ; il s'étirait par contenance, son cœur était serré. Pour la première fois, il ne parvenait pas à refouler la préoccupation, la hantise des peines, le rappel de l'affliction des siens.

Il voulut masquer son inquiétude. D'un geste décidé, il jeta sur la table une pièce blanche, et ne réclama pas la monnaie.

Hanna, qui empochait l'argent, parla avec volubilité. Elle désirait profiter de cette distraction :

— Vous nous quittez ? La petite sera triste ! Nous parlons de vous constamment. Est-il beau, mon Krelis ! Voilà ce que Lina répète cent fois par jour !

Le garçon était debout, bien planté sur ses jarrets, et relevait sa tête sanguine. Il balança son torse puis, sifflant un air martial, il se prépara à partir.

Lina le trouva subitement désirable. Elle rêva en cet instant de se blottir au creux de sa poitrine, de sentir la force de ses muscles lorsqu'il l'emprisonnerait dans une étreinte.

Elle s'appuyait contre lui, elle remuait doucement son épaule qui touchait le bras de Krelis, elle ouvrit les lèvres et mêlant sa jeune haleine à des mots tendrement exprimés, disait :

— Mon Krelis, je veux te suivre. Nous ferons route ensemble, tu me garderas dans la nuit. Près de toi, je ne craindrai personne au monde !

Il la contempla et crut qu'il allait se baisser vers cette tête blonde. Il aspira une grande bouffée d'air, et une volupté douloureuse descendit jusqu'au fond de sa gorge.

Il s'écartait un peu. Tout à coup, décidé à ne pas subir plus longtemps l'image de tentation, il brusqua :

— Au revoir ! On m'attend depuis longtemps là-bas...

Lina se précipita sur le seuil, elle s'imagina que

ce départ était une feinte pour tromper la curiosité de sa sœur.

Krelis resta pendant quelques secondes immobile au milieu du chemin.

Puis il obéit inconsciemment à la volonté qui le poussait chez lui.

V

La nuit entoure Krelis. La nuit est dense, palpable. Il y a dans la bruyère une vie sauvage. Les pinières sont pleines de clameurs, le vent s'échappant des bois pousse un cri strident, puis il pleure dans la lande nue. Les marais débordent, leurs eaux se soulèvent, le clapotis et le bruit de la pluie ondulent au ras des flots. Les ténèbres aussi roulent des vagues noires. Krelis doit faire un effort pour rester dans le chemin, pour ne pas être enlevé, entraîné, perdu dans l'immensité fuligineuse. Il semble que la Campine s'exaspère dans sa détresse. Les petites lumières du village dansent, devant Krelis, comme des feux de barque dans une tourmente, le paysan écoute les voix de la terre avec une crainte grandissante. Ce soir, une colère, une révolte, un blasphème frémissent sur la glèbe. Krelis se précipite, tête baissée, dans les rafales. C'est la seconde fois, depuis trois jours, que l'espace est peuplé de puissances redoutables. Comme des lambeaux arra-

chés au clocher, les sons de l'heure claquent un moment au-dessus de sa tête. La solitude semble moins farouche et il ose songer à la femme qu'il vient de quitter. Un tiède frisson lui ceint aussitôt les reins. Mais la crainte superstitieuse de la nuit le subjuge de nouveau ; il invoque l'assistance divine. Derrière le repli de terrain où ses pas se hâtent, il sait que la maison de Lina et sa fenêtre ardente disparaîtront à son regard. Pourtant il ne se retourne pas, il vainc ce désir, espérant qu'il lui en sera tenu compte ailleurs.

Maintenant la grand'route guide sa marche, et les chaumières de l'agglomération villageoise sont proches.

La rue luisante glisse entre les demeures, tavelée par le faible éclat des lumignons qui tremblent aux carreaux.

Krelis coudoie un homme. Il reconnaît l'Innocent. Celui-ci éclate de rire et ce rire glace Krelis.

Il entre chez lui, la maison est vide.

Dans la cour, il voit des ombres projetées contre les murs de l'enclos. Une lanterne brûle sur le sol ; il approche.

La vache est crevée et, hâtivement, Stoffel Albijn, assisté de sa femme et de sa fille, se préparent à la dépecer.

— Au moins, nous pourrons tirer profit de la peau ! a-t-il déclaré.

Une puanteur horrible se lève de la bête éventrée.

VI

L'épidémie progressait. Des inspecteurs délégués par le gouverneur de la province procédaient d'office à la désinfection des étables où sévissait la pleuropneumonie, le « mal de poitrine » selon l'appellation populaire. Les conseillers communaux de Baeren les regardaient faire avec la déférence sournoise du villageois pour le savant des villes. Même, pendant ces tristesses, les paysans trouvèrent des sujets de moquerie à voir comment opéraient les vétérinaires officiels. Bien loin de s'attacher, avant tout, aux soins que réclamaient les malheureuses bêtes, ces messieurs décidaient de débarbouiller les murs, de laver le sol, d'enduire les crèches de mixtures inodores et insipides. Les gens qui fourrèrent le nez et trempèrent la main dans ces ingrédients, se convainquirent de leur complète insuffisance. Et tous appelèrent Vader Jas à l'aide. L'empirique se rompit les bras et s'usa les paumes, tant il frictionna de vaches et de bœufs. Ses révulsifs remplissaient

les étables d'effluves puissants qui prenaient à la gorge et faisaient couler les yeux. Au moins avec Jas, on en avait pour son argent ! Il était parvenu à stimuler l'appétit d'une bête que son propriétaire croyait perdue ; il lui frotta la bouche avec un oignon, du sel, du poivre et du vinaigre. « Souvent le remède est dans la nature », expliquait-il. Et Jas, sagement, détournait les gens de la croyance aux sortilèges, des moyens sympathiques pour prévenir ou guérir les maladies. Il ne supposa point que la miasme eût pu piquer tant de bétail et provoquer une épizootie. Toutefois, comme il remuait souvent la barbe durant ses pratiques médicales, beaucoup de paysans pressentaient que des invocations passaient sur ses lèvres. Mais les efforts des uns et des autres demeurèrent généralement vains. Dans une nouvelle réunion de personnages qui se proclamaient compétents, l'abatage des bêtes contaminées avait été prescrit. Le collège des bourgmestre et échevins promulgua les indemnités que le gouvernement accordait aux cultivateurs obligés d'accepter cette mesure. Dès lors, le souci de ruser se joignit à la détresse de l'heure. Ce n'était pas assez de trembler sous la main toute-puissante qui s'appesantissait, de sentir la présence redoutable du plus fort, de Celui qui, pour des motifs invisibles, frappait de crainte les créatures, il fallait maintenant se défendre contre les hommes ! Un seul villageois, l'adjoint au maieur, Paulus Vos, obéit vo-

lontainement à l'ordonnance, et cet homme devint un sujet de perpétuelle méfiance. On le crut capable de déférer à l'autorité les paysans qui, depuis les nouvelles injonctions, se cachaient prudemment des inspecteurs provinciaux. Ah ! si l'échevin avait dû affronter une élection — en ces temps-là — les habitants empressés eussent accordé à ce courtaud de plus grands loisirs ! Et son assurance les dépassait, et plusieurs en vinrent à croire qu'il perdait la boule. Devant les cures de Vader Jas, car déjà trois ou quatre fois le bonhomme avait triomphé de la maladie, Paulus Vos haussait les épaules ; il tentait, très inutilement d'ailleurs, de circonvenir le bon sens, la pratique ou l'expérience des villageois. Souvent on voyait l'échevin et le bourgmestre Klaas qui discutaient, arrêtés sur la grand'place. Derrière leurs fenêtres, les gens devinaient quelles paroles sensées le maieur opposait aux billevesées de Paulus Vos. Le curé de Baeren, lui-même, n'approuvait guère les remèdes nouveaux, et quand il connut le sacrifice exigé de ses paroissiens, il leva les bras au ciel et gémit. Ce prêtre savait que le secours se trouvait ailleurs. « Lorsque les hommes sont impuissants, il reste la miséricorde de Dieu ! »

Le désastre avait plié Stoffel Albijn. C'était à sa sueur, à son effort constant, qu'une semaine maudite volait le pénible salaire. Trees Albijn se réfugia dans la prière, tandis que son homme ruminait des pensées, le front ridé, la bouche close. Parfois

Stoffel semblait animé de résolutions subites, il marchait dans la chambre, il rejetait le chef en arrière, et ses yeux avaient des éclats verdâtres. Aux heures des repas, encore, il vivait loin des siens, mangeant machinalement, interrogeant l'avenir d'un regard perdu. La fillette, Antje, secouait ses cheveux clairs, semait quelques fraîches paroles, et la mère lui souriait. Krelis écoutait les voix de sa conscience, il avait repris la tâche et parmi les pailles, qui gardent un peu du rayonnement des étés, il travaillait dans la grange. Son fléau heurtait l'aire et annonçait que le cœur de la maisonnée battait toujours. Durant les veilles, ses robustes mains tressaient des osiers, en corbeilles délicates, qu'Antje irait vendre à la ville. La mère doucement le contemplait, et la lampe qui baignait ses enfants d'une clarté si tranquille, remplissait pendant une heure la pièce d'un peu de confiance, d'un peu d'espoir.

Un soir, Stoffel Albijn montra un visage où l'inquiétude ne traçait plus de sillon. Ses cheveux roux ébouriffés luisaient comme du cuivre, sa physionomie s'avivait sous la peau brune. Antje et Treës eurent un mouvement de joie. Krelis baissa la tête : il remarquait que son père avait bu.

Dans les cabarets du village se rencontraient, chaque jour, des gens qui, autrefois, se hasardaient le dimanche seulement à la prodigalité des chopes ou des verres de genièvre.

VII

Comme les Albijn allaient se mettre à table, Trees, qui regardait par la fenêtre, s'écria :

— Voyez cette Lina Zoete. Elle affiche un amoureux ! Voyez sa mise ! Ah ! la mijaurée !

Antje se collait contre la vitre, les yeux pétillants :

— Son amoureux est Pierre Voerman, un beau garçon !

— Un malheureux garçon ! répondit Trees. Les filles ne s'habillent pas de cette façon, si personne ne leur vient en aide !

— Arrive, arrive donc ! Antje trépignait et appelait son frère.

D'abord Krelis ne bougea point. Il appuyait ses mains sur la table, il crispait les doigts, sentant que son sang reflue dans sa poitrine. Après avoir pâli, il devenait rouge.

Krelis voulut réagir. Il essaya de lancer un sarcasme, mais les mots s'étranglaient. Il quitta sa place

et les jambes molles, il s'approcha de la fenêtre. Ses yeux étaient brouillés, il ne distinguait rien, pourtant il balbutia :

— C'est elle !... C'est elle !...

Il eut un rire involontaire.

Antje déclarait :

— Krelis a l'air tout drôle...

— Tais-toi ! ordonna la mère. Et Trees tisonna le feu et leva le couvercle du poêle. Son front était soucieux, elle regardait Krelis à la dérobée.

Trees sortit pour appeler son mari qui hachait du bois dans la cour. Lorsque Stoffel fut rentré, elle remplit les assiettes d'une soupe épaisse.

En soufflant sur sa cuillère, Stoffel préparait des phrases ironiques :

— Les prières de ma femme ont été partiellement exaucées. Si notre vache est morte, du moins la fille qui faisait loucher Krelis a changé d'amoureux.

Une animosité subsistait en lui. Il ne pardonnait pas au Sort, et il s'aigrissait dans ses pensées solitaires.

Il dit, s'efforçant de rire :

— A quelque chose malheur est bon !

— Stoffel, nous avons oublié tout cela... répliqua Trees. Notre fils a pris sa part dans l'épreuve.

— Les justes pâtissent comme les autres !

Le père se renversa contre le dossier de sa chaise, il vit que Krelis ne mangeait pas, qu'il avançait la

tête et que ses prunelles immobiles le regardaient avec colère.

— Tu n'aimes pas à t'entendre dire la vérité ! Et le vieux paysan, ricanant, piqua une pomme de terre dans le plat qui fumait devant lui.

Krelis frappa furieusement sur la table. Il brandit le poing, le rabattit de nouveau, et puis encore il frappa, il frappa.

Tous s'étaient levés, et lui restait assis et cognait encore. Il proféra des menaces :

— Je retournerai auprès d'elle ! C'est moi qu'elle aime, elle m'a toujours aimé ! Je retournera auprès d'elle malgré vous, malgré mon père ! Je ne crains pas mon père ! Je ferai comme il me plaira.

Stoffel, à son tour, se sentait pris de colère, et criait plus haut que Krelis :

— Je suis le maître ici ! Tu m'obéiras ! Je t'aplatis ! Mauvais fils ! Tu seras à mes pieds comme un chien battu !

Les deux hommes se touchaient presque. Trees tira Stoffel en arrière, Antje collait la main sur la bouche de son frère. Elle poussait une petite plainte et sa poitrine se brisait de frayeur.

Personne ne s'aperçut qu'un inconnu était entré dans la chambre.

Le père et le fils se taisaient. On entendait le bruit de leurs souffles.

Une voix étrangère résonna :

— Des paysans de ce village me sont signalés. Ils

se soustraiant aux mesures d'intérêt général. Vous autres, vous avez une bête malade et vous ne faites pas la déclaration prescrite par l'arrêté provincial !

Stoffel considérait le nouveau venu, l'esprit perdu. Il avait écouté ses paroles, il se les répéta mentalement, il comprit enfin et ne trouva aucune réponse.

Krelis sortait de sa stupeur. Invitant l'inspecteur vétérinaire à s'asseoir, il dit d'un air humble :

— Oui, Monsieur, nous avons eu tort. Tout de suite, il aurait fallu se rendre auprès des autorités et recourir à vos bons offices. Dès le second jour j'étais bien décidé à agir de la sorte, mais — le ciel soit loué ! — la bête n'était pas atteinte du mal...

— Sauf votre respect, fit Stoffel, en respirant longuement, elle se porte comme vous et moi...

Les deux paysans se mirent à rire. Trees et Antje, près de la fenêtre, regardaient obstinément au dehors.

L'étranger leur décocha un coup d'œil sournois.

— C'est égal, je visiterai votre étable.

— Pas avant d'avoir accepté une petite goutte... dit le vieux.

— Oui, vous nous ferez cet honneur... accentua Krelis.

Déjà Stoffel ouvrait l'armoire et prenait une bouteille d'eau-de-vie ; Trees, qui s'enhardissait, apporta les verres.

Ils burent à leurs santés réciproques.

Krelis s'informa, avec le plus grand intérêt, des meilleurs remèdes préventifs contre l'épizootie. Il suivait attentivement les explications du vétérinaire.

Stoffel approuvait, et plaçait un mot de blâme à l'adresse des villageois assez stupides pour ne pas observer scrupuleusement les indications scientifiques de son interlocuteur.

Le vétérinaire ne demandait plus à voir l'étable. C'était un homme encore jeune. Par la façon maladroite dont il croisait les jambes, par la contrainte que lui imposait son faux col, par ses attitudes empruntées, s'affirmait son origine bien paysanne. Et l'orgueil de se savoir admiré, et la satisfaction de dépasser ceux qui l'avaient élevé, lui insufflaient une condescendance protectrice.

Il prit congé, ne crut point déroger en serrant la main de Stoffel, et promit son concours dévoué et éclairé, dans le cas où une nouvelle alerte viendrait l'inquiéter.

Krelis et son père lui donnèrent un pas de conduite dans la rue et s'inclinèrent une dernière fois, très bas.

A peine rentré, le vieux Stoffel s'empara de la bouteille, en criant :

— Fils ! Fils ! J'ai rempli ton verre !

Les deux hommes, assis en face l'un de l'autre, se taisaient, cependant le père couvait d'un œil attendri son enfant. Quand la bouteille fut vide,

il appela Antje et l'envoya chercher du genièvre dans un cabaret voisin.

Krelis et Stoffel buvaient et rêvaient.

Au crépuscule, Trees pénétra dans la chambre. Son homme ronflait, la tête et les bras en travers de la table.

Krelis regardait devant lui. Il n'entendait plus, il ne pensait plus.

VIII

Les nuages s'affaissent, le ciel devient uniformément gris, la pluie tombe, les cabanes sont plus basses et plus cassées que jamais. Aux murs d'argile s'écaille la chaux ; les petites lucarnes ont des regards d'aveugle ; les gens qui vivent derrière elles ne voient point et n'espèrent pas. Le Malheur visite chaque logis, sans frapper à la porte, il entre, il marque l'étable d'une croix, il s'en va, et les paysans se penchent davantage sur leur douleur. L'église est vide d'espoir. Le lendemain, semblable à la veille, rejoint les jours suivants, et le cortège fatidique de Décembre traverse le lugubre hiver, comme un convoi interminable où personne ne pleure, parce que tous les cœurs sont taris.

Durant l'accalmie annuelle des existences claustrées, le village s'animait, jadis, pour rendre hommage à son patron, à saint Thomas, l'apôtre. Le Bienheureux apparaissait sur le retable de l'autel, dans la maison de Dieu. On reconnaissait en lui le

protecteur de Baeren et les gens le louangeaient traditionnellement et célébraient ses mérites au moyen de libations, de réjouissances unanimes, qui faisaient de cet anniversaire une authentique kermesse perdue au milieu de la triste saison.

Maintenant que la fête était revenue, personne ne songeait à remémorer l'antique coutume, à se tourner du côté de l'Apôtre. Les habitants de Baeren avaient essayé vainement tant de remèdes ! Et leur manière habituelle de perpétuer la commémoration pieuse concordait si peu avec la supplication des âmes angoissées ! Pour celles-là, il existait d'autres chapelles, des pèlerinages lointains, où les larmes tombent sur les mains jointes et où l'on est venu pieds nus, front ruisselant, et ventre creux, du bout des landes, du fond des bois. Les ex-votos y brillent à la lueur des cierges, autour d'une statue miraculeuse, et l'atmosphère y demeure chargée de tremblant espoir.

Ici, le grand Saint, qui fut un pauvre pêcheur de Galilée et le cinquième disciple choisi par Notre-Seigneur, ne jouissait qu'une fois l'an de l'attention des fidèles. Et c'était afin de se réjouir en son nom, que la foule paysanne le contemplait, peint sur le grand tableau qui figurait derrière l'ostensoir d'or. Il mettait sa main dans les plaies luisantes du Christ. Tous remuaient les lèvres à cette vue ; ensuite, la messe dite, tous saisissaient avidement l'unique occasion de se divertir, en ce temps-là, avec

une conscience tranquille. Saint Thomas jouait le rôle d'un patron bienveillant.

Aujourd'hui, à pareille date, les prières étaient fêlées dans la pauvre église ; passifs, les paysans attendaient qu'il plût au ciel d'arrêter les épreuves ; ils se soumettaient à la force divine, ce qui devait arriver arriverait. On avait tout tenté, et le peuple acceptait la destinée que l'avenir lui gardait.

Le curé de Baeren monta en chaire. La souffrance coulait dans les rides de son visage, ses yeux avaient faibli, il porta la main à son front pour le signe de la Croix, et les fidèles virent que cette main tremblait.

Pourtant, quand il se fut essuyé les lèvres, il lança soudain des paroles hautes. Sa voix extraordinairement affermie prenait brusquement des intonations violentes.

A ces éclats inattendus, les assistants se regardèrent, et leur esprit s'inquiéta. Ils écarquillèrent les yeux, surpris et aussitôt conquis par le prêche emporté. Tous s'étaient réveillés, tous s'arrachaient à leur torpeur résignée.

Cela fut bref, un souffle passait et l'étincelle rougeoyait déjà dans les consciences, et des flammes allaient jaillir.

Les gens écoutèrent le curé, et bientôt ils frissonnèrent.

— Habitants de Baeren, dévots paysans de Campine, souvenons-nous de la toute-puissante bonté du

Christ envers l'apôtre. Thomas n'avait point cru, et Jésus lui-même, apparaissant au milieu des Disciples, dit à Thomas : Mets ici ton doigt et regarde bien mes mains ; étend les bras et touche à mon côté, et ne sois pas incrédule, mais fidèle. Et quand saint Pierre et les Disciples, parmi lesquels se trouvait saint Thomas, pêchèrent toute la nuit sans rien prendre, Notre-Seigneur surgit devant eux, le matin. Il leur commanda de jeter leurs filets à main droite de la barque, et ils ramenèrent ces filets débordants de poissons. Ainsi la Foi force le miracle ! Que dans les cœurs se rallume la volonté de contraindre, par le pouvoir de l'imploration, Notre-Seigneur à la pitié de ses enfants fidèles. Ce que nous voulons fermement, Dieu *doit* le vouloir ! Nous sommes ses féaux, et Il n' est pas un ingrat !

Le prêtre fixait sur l'autel des yeux ardents ; son visage était devenu tout blanc. Il se trouvait face à face avec Dieu, et le regardait audacieusement.

Les paysans se levaient et tombaient à genoux sur les dalles. Les têtes des femmes ployaient et se redressaient, selon les paroles du prêtre ; leurs coiffures des dimanches, ces coiffures fleuries qui descendent de chaque côté du front comme des ailes ouvertes, paraissaient vouloir prendre un essor, s'envoler vers le Saint Sacrement, vers la présence réelle, au-devant de Thomas, à la rencontre du nouvel espoir.

Avant que le prêtre eût, une dernière fois, sommé le Très-Haut, par l'intercession du patron de Baeren, les ruraux avaient accroché leurs cœurs à la promesse de l'Écriture, à la réalisation de la divine Parole.

L'orgue gronda ; le *Credo* s'élargit au-dessus de l'autel, et soudain l'église entière frémit. Les rustres d'un mouvement unanime s'étaient mis à chanter. Ils rudoyaient le Symbole des Apôtres, ils confessaient leur Foi avec des accents défigurés.

Ils savaient que Dieu, là-haut, les comprenait quand même.

IX

Après la messe, jeunes et vieux sortirent silencieusement de l'église. Un ciel d'ouate assourdissait l'air, la lumière du jour s'épaississait. Les fidèles passèrent devant les trois estaminets de la grand'place, sans que personne se détachât de la foule pour aller boire. Les blouses bleues des hommes semblaient noires, nul reflet ne s'allumait dans leurs cassures. Quelques anciens portaient la jaquette de drap sur le gilet à deux rangées de boutons, fermé près du col ; leurs casquettes rondes avec de courtes visières surmontaient des figures ridées et imberbes. Les filles avaient de larges jupes violettes, des châles rouges et jaunes croisaient sur leur corsage. Beaucoup de femmes âgées s'enveloppaient de mantes sombres à capuchon.

Chacun gagnait sa demeure. Antje Albijn ne fut distraite que par le passage de l'Innocent. Il l'avait regardée au fond des yeux et, sournoisement, il lui

pinça le bras ; l'instant d'après, il reprenait sa marche balancée.

Toutes les portes se fermèrent doucement. Les gens ne mangèrent ni ne burent à leur faim et à leur soif. Ce repas de kermesse resta une agape frugale. Les paroissiens se sentaient un même désir dans l'âme : ils voulaient renoncer à la moindre jouissance, puisque le ciel pouvait encore être attendri. Chez le bourgmestre Klaas, on vit le chef de la famille refuser de tremper les lèvres dans son verre et ses fils n'entamèrent pas le riz au lait, qui, teinté de safran, était pareil à un disque d'or sur la vieille table de chêne. Dans la maison des Albijn, Stoffel ne bourra pas sa pipe l'après-midi, et Krelis repoussa les pensées qui lui ramenaient l'image de Lina.

L'Innocent du village dit à sa mère, quand il eut franchi le seuil de leur maison :

— Toutes les bêtes guériront !

Maria Hus regarda son fils, dans un grand saisissement. Elle crut qu'une voix prophétique se faisait entendre.

L'Innocent reprit :

— Toutes les bêtes guériront !

En ce moment, un groupe de paysans traversait la chaussée. Maria Hus ouvrit la fenêtre, et leur cria d'entrer, une exaltation soulevait son sein.

Devant les hommes qui se pressaient à la porte, l'Innocent répéta :

— Toutes les bêtes guériront !

Il dressait les bras, et tenait la bouche ouverte, ses yeux pâles s'agrandissaient. Derrière son front, quelques rustres s'imaginèrent voir de combat de sa pensée et de la démence. L'Innocent s'affaissa, il contempla les hommes, et il sourit.

Sa mère proclama :

— Voici des paroles qui s'accompliront ! Voici des paroles qui s'accompliront ! Dieu choisit le plus faible, le plus pauvre, pour révéler ses intentions.

Un paysan constata tout bas :

— Rik ne parlait plus depuis deux ans...

Et tous sentirent l'éternel mystère qui submergeait le monde. Quel est celui qui sait ? Le jour est plein de nuit. La vie doit s'accomplir selon la règle, mais les créatures vont, les yeux fermés, elles ignorent ce que leurs pas rencontreront. L'enfant et le vieillard ont des âmes pareilles, confuses et confiantes tour à tour. Le bonheur et le malheur foulent les routes de la terre, et le premier passe très vite et le second s'attarde. Qui pourrait dire où ils se rendent, et d'où ils viennent ? Il faut attendre...

María Hus salua les gens qui se retiraient. Elle prit place en face de son fils. La femme songeait qu'elle se trouvait, pour la cinquième fois, seule avec son enfant en ces heures d'anniversaire religieux, depuis la mort de son mari. Elle chercha sur le visage de Rik les traits qui rappelleraient le défunt, et ne les trouva pas.

— Rik, dit-elle d'une voix caressante, te souviens-tu de ton père ?

Il ne l'écoutait pas.

Elle demanda encore :

— Quand tu étais petit, qui te prenait sur les genoux ? Et la femme levait alternativement les genoux, elle branlait la tête...

L'Innocent murmura :

— Papa... papa...

Elle le considéra, joignant ses mains sèches. Soudain elle l'embrassa violemment sur le front :

— Rik, mon pauvre, mon bien-aimé ! Tu te rappelles donc ? Et tout à l'heure, pourquoi nous annonçais-tu que les prières du village allaient être exaucées ?

L'Innocent fut saisi d'une hilarité bruyante, inextinguible ; il perdit haleine, il battit l'air de ses bras, il tomba sur le sol, et il se roula d'un bout à l'autre de la pièce.

Maria Hus, s'étant levée, prit un cierge qui jaunissait dans un coin de la cheminée. Elle alluma ce cierge et le posa près du crucifix de cuivre, au-dessus de l'âtre.

Déjà les cloches sonnaient les Vêpres. Dans la brune, les fenêtres de l'église devenaient jaunes. Il y eut, sur la chaussée, des pas et des voix discrets. Et la neige commença à descendre de la nue en larges flocons. Les fenêtres de l'église brillèrent bientôt comme de l'or. On n'entendit plus les fi-

dèles qui se dirigeaient vers le lieu des oraisons, tout le ciel s'effiloçait. Les cabanes penchèrent leurs toits blancs.

Au milieu de l'ombre, les lumières du temple faisaient cette neige éclatante dans les rayons qui s'échappaient des hautes baies. Le vol innombrable, devant les clairs vitraux, était comme un papillonnement d'ailes vivantes.

Dans le silence, les chants et l'orgue semblaient venir de l'inconnu, d'un lointain pays, peut-être du ciel même.

Le village entouré d'étendues qui, à cette heure, s'accroissaient de l'infinie blancheur des landes, le village resserrait étroitement ses chaumières autour de l'église maternelle.

Les cloches annoncèrent que l'office finissait. Le prêtre avait béni les fidèles, l'encens flottait et embaumait la nef, l'autel allait s'éteindre. La foule s'écoulait sous la tribune de l'orgue. Les croyants avaient obéi au devoir, le calme était en eux. Malgré la dureté des jours, ils connurent, ce soir, de mystérieuses jouissances, depuis longtemps ils n'avaient goûté ce recueillement heureux. Les gens regardaient par-delà le présent et espéraient.

La nuit, la nuit claire, — car, au-dessus des neiges, le firmament immense courbait maintenant son arche bleue — était une beauté et une bonté de Dieu. Des milliers d'astres ruisselaient, un souffle fort portait la première gelée à travers l'espace. Elle

était enfin revenue, la pureté des grands hivers vêtus de blanc ! Une énergie joyeuse s'immisçait peu à peu dans le cœur des hommes. Sans le savoir, un paysan rit très haut. Son rire n'étonna personne. Les filles élevèrent leurs voix jeunes ; des gars les écoutèrent avec émoi...

X

Vers minuit, les quinze cabarets de Baeren débordaient de monde. Une réaction violente et inattendue précipitait les rustres dans une gaîté de kermesse. De lénifiantes caresses mystiques les avaient enveloppés ; leurs âmes furent touchées ; ils se sentirent dignes de la race, du passé gonflé de foi. Ils voulurent s'en réjouir, au nom du Seigneur.

— Journée bien employée ! Nous méritons un verre ! cria de sa robuste voix le bourgmestre.

Il entra à « la Cruche Pleine », où les chopes sont les plus grandes et contiennent la plus forte bière.

Il ajouta :

— Je régale !

Ceux qui se trouvaient avec lui le suivirent.

L'élan était donné, les garçons, les vieux et même quelques rustaudes se répandirent dans les estaminets du village.

Un paysan résuma leur pensée :

— Allons ! Saint Thomas sera content de voir que nous le fêtons selon la coutume !

Les lampes brillaient partout entre des murs blancs ornés de Sacrés-Cœurs rouges et bleus. Les dallages en brique bien lavés, les tables et les chaises vernies, le comptoir jaune reluisaient et souriaient comme les gens.

— —Encore une pinte !

— Moi aussi !

La cervoise sucrée et mousseuse laissait aux lèvres de gras ourlets. Les pipes irritaient les paupières. On n'en fumait pas moins, et la sécheresse des gorges augmentait, tandis que grandissait le bruit. Toutefois les villageois qui se trouvaient suffisamment lestés de bière, demandaient du genièvre afin de se préparer un sommeil sans trouble.

— Apportez les bonnets de nuit !

Et une femme charnue, aux mains crevassées, déposait précautionneusement les petits verres devant les clients.

A « la Cruche Pleine » l'entrain devenait énorme. Klaas se souvint d'une romance de sa jeunesse, et les paysans, au troisième couplet, accompagnèrent cette mélodie sentimentale ; les joues gonflées, ils imitaient le son de la trompette. Tout à coup Klaas interrompit sa chanson et, malgré ses soixante ans, il se mit à sauter sur place et entonna un air de contredanse. Krelis Albijn, la figure écarlate, se leva, tendit les mains aux compagnons et tous for-

mèrent un cercle qui tournoya autour du bourgmestre.

Enfin Klaas s'en alla, un peu essoufflé. Sur le pas de la porte, il se retourna :

— Bonsoir les enfants ! Et que chacun se conduise bien !

— Oui, oui, bourgmestre !

Ce départ libéra les dernières contraintes. Un grand nombre de villageois étaient pris de boisson. Ils gueulaient à présent, et scandaient le rythme sauvage de leurs cris, en frappant sur les tables.

Un ancien dormait, malgré le tapage, un filet de salive sortant de sa bouche et s'égouttant à son menton pointu. Des filles, que leurs galants seraient dans les coins, poussaient de petites plaintes effarouchées.

Krelis paraissait le plus monté des drilles. Il défiait ses camarades à des exercices de force. On le vit porter sur la tête un banc chargé de deux consommateurs. Il leva des chaises avec les dents, il ploya un tisonnier entre ses paumes calleuses. Il s'adossa contre le buffet, renâcla, et lança, de toute la force de ses poumons, un crachat au milieu de la petite glace qui embellissait la cheminée. Il voulut marcher sur les mains ; cette tentative échoua, l'ivresse rompait son équilibre. Alors il recommença à boire.

Tout de même, quelques-uns trouvaient la fête trop complète. Dans leurs cervelles embuées, ces

patauds essayaient de se figurer la mine de saint Thomas devant cette joie débridée. Oui, vraiment, ils avaient été vite en besogne ! Ce matin les macérations, la pénitence, ce soir les libations et le reste... Pourvu que des représailles n'arrivassent point... Deux garçons essayaient d'échanger leurs remords et leurs craintes, ils ne purent se comprendre et, navrés, ils ingurgitèrent de la bière et soupirèrent en clignant de l'œil vers une magnifique luronne, qui dégrafait son corsage pour respirer à l'aise.

De pauvres diables avaient dépensé beaucoup d'argent. Ils se disaient, vaguement, que la ménagère allait les recevoir avec des récriminations ; ils fouillaient leurs poches et retournaient les doublures d'un air piteux. Stoffel Albijn n'avait fait que passer au cabaret de « la Cruche Pleine ». Il buvait plus à l'aise loin de son fils, dont les exercices l'importunaient.

Cependant le café se vidait. Les amoureux, tenant leurs promesses par la taille, avançaient lentement sous le ciel pur. On entendait le bruit des souliers dans la neige durcie, le battement d'une porte, le dernier hoquet d'un ivrogne. La croix du clocher se détachait parmi les étoiles. Le vent ranimait continûment l'éclat des espaces bleus. Krelis, devant le cabaret, regardait et écoutait. Ces femmes qui s'éloignaient, heureuses d'aimer et d'être aimées, lui laissaient du trouble. Il respira l'air ravigourant, il se

frotta le front. Cinq ou six paysans chantonnaient derrière lui, dans la salle, il rentra pour payer le cabaretier. L'ivresse le reprit et appesantit ses paupières dans l'atmosphère empestée. Il allait sortir, quand un paysan le bouscula.

Celui-là arrivait d'une allure vive et une jeune fille le suivait.

Krelis reconnut Pierre Voerman et Lina.

Il serait parti sans leur adresser un mot, si Voerman n'avait dit :

— Eh bien, Krelis ! Ta fâcherie dure-t-elle toujours ?

— Je ne vous parle pas !

— Je te parle, moi !

Krelis fit un geste menaçant et, comme l'autre le narguait, il lui jeta son poing en pleine figure.

Voerman recula et chancela. L'attaque le surprénait, il ne se ressaisit pas immédiatement.

Albijn proféra :

— Tu attraperas cela chaque fois que tu encombreras mon chemin !

Voerman reprenait conscience ; il bondit, il tomba sur Krelis, dont les jarrets plièrent. On crut que ce dernier allait choir. Les veines se gonflaient à ses tempes, la sueur mouillait ses cheveux.

Les buveurs suivaient, inquiets, les péripéties de la lutte. Lina, appuyée contre le mur, défaillait.

Krelis Albijn, d'un effort brusque, dans la détente de ses muscles, reprit l'avantage. Il parvint à

glisser la tête de Voerman sous son bras gauche et l'empoigna par la ceinture. Il le souleva tout à coup, le fit tomber, et aussitôt, lui mettant un genou entre les omoplates, il s'acharna sur sa victime. Le crâne de Voerman résonnait comme la boule d'un jeu de quilles.

Les buveurs arrachèrent Krelis à son œuvre sauvage. Voerman, debout, se rua de nouveau à l'attaque.

Ils étaient devant la porte ; ils roulèrent dans la rue.

Lina sortit en jetant un cri éperdu ; elle courut vers eux. Dans l'ombre, Krelis sentit soudain la chair d'une femme. Lina se trouvait entre ses bras. Il hurla, un grand frisson le secouait. Il serra Lina de ses mains fiévreuses, il la mordit dans le cou. Il eut voulu la torturer longuement, son sang bouillait, les plaintes de Lina l'exaltaient ; il la pressait, il l'étouffait. Ses lèvres humaient la bouche de la fille, il ferma les yeux, insensible aux coups terribles que Voerman lui assénait par derrière.

Les buveurs quittaient le cabaret, accouraient et s'indignaient :

— Oh ! oh ! Un homme qui se bat avec une femme !

— Quel lâche !

— Cela n'est pas permis. Il saura pourquoi !

Une épouvantable clameur traversa l'air. Le clocher de l'église s'était animé, la nuit avait tremblé.

Le tocsin s'élançait de la tour, tombait sur la terre, et l'effroi se levait.

— Au feu ! Au feu !

Du côté du nord, une lueur rouge frissonnait. D'instant en instant, son éclat grandissait, envahissait le ciel.

Les femmes aux fenêtres parlaient toutes à la fois. Les paysans couraient dans l'unique rue de Baeren ; la tête folle, ils s'interpellaient, ils ne savaient plus ce qu'ils disaient.

Le sonneur traversa précipitamment la foule :

— Suivez-moi ! Suivez-moi ! Je sais ! Je sais ! Je suis monté au sommet de la tour... La maison de Vader Jas brûle ! La maison de Vader Jas brûle !

XI

Au matin, les rayons blancs du soleil s'étendirent sur la plaine blanche. Les paysans s'en retournèrent, derrière eux fumaient des décombres, la maison de Jas ne formait plus qu'une tache noire au bord de la rivière.

Les paysans portaient des seaux ; ils avaient les mains et le visage sales, le poil roussi ; ils allaient, leurs pas bronchaient, ils ne se parlaient point. L'un d'eux se figura que Jas s'était échappé de la fournaise et les suivait. Pris de panique, il se mit à courir, les autres l'imitèrent. Ceux qui restaient en arrière collaient la main contre leur cœur comme si leur poitrine allait éclater.

Une pensée agissait sous les fronts. Les gens voulaient arriver au village, retrouver leur gîte. La lande paraissait sans fin, des corbeaux tournoyaient dans le vide immense du ciel, l'indifférence de la terre à la détresse des vivants s'affirmait. Ils ne pénétrèrent pas la signification des apparences, ils

ne purent unir leur condition affreuse et l'image de cette paisible aurore.

Ils atteignirent Baeren et ses cabanes, dont les murs d'argile jaunissaient sous les toits neigeux ; la longue rue solitaire s'ouvrit devant eux.

Ils disparurent un à un. Chaque porte se referma sur les inquiétudes, le pressentiment, l'invincible certitude que Dieu les regardait encore avec colère.

Les paysans entendirent la même question et y firent la même réponse :

— Il est mort ?

— Nous ne savons rien.

— Il est certainement mort.

Les imaginations voyaient Vader Jas dans les flammes, dans une terrible agonie, sans doute retrouverait-on, sous quelque débris, la misérable carcasse du bonhomme.

En visitant l'étable, ce matin, beaucoup de villageois crurent que le Saccageur de cet hiver tragique avait, là aussi, perpétré son œuvre pendant leur triste débauche. Ils s'étonnèrent de ne pas constater de nouveaux désastres. Les bêtes tournaient, vers l'azur et ses lumières, des museaux humides, le ciel clair entraît dans l'étable. Il semblait que les parois fussent lavées de leurs impuretés, les croupes baignaient dans l'air bleu ; le soleil suspendait aux poutres des franges d'argent.

Le bourgmestre et ses enfants évoquèrent le jour qui se lèverait sans amener de nouvelles alarmes.

Dans la grande salle de la ferme, ces hommes se remémoraient le temps passé, quand le travail cassait les bras et lubrifiait les cervelles, quand la semaine s'offrait avec son ordre cordial de travaux. S'il n'eût fallu que leur vigueur pour repousser le Sort, ils lui auraient barré la route ! La lutte était impossible à présent, l'ennemi sournois rampait, insaisissable, et agissait sans bruit.

Le père abandonna sa rêverie :

— Nous n'avons plus enregistré de nouveaux cas d'épizootie depuis avant-hier.

— Beaucoup se cachent...

— Je les connais.

— A quoi bon s'enquérir et tourmenter les gens ?...

— A quoi bon ?... Oui... A quoi bon ? Nous avons suscité la méfiance.

— Et notre meilleur auxiliaire a disparu !

Klaas fronça les sourcils, il redoutait ce rappel. L'incendie, ramenant soudain l'effroi dans son village, devait être la réponse du Plus Fort aux débordements de la nuit. Klaas courba la tête.

L'un de ses enfants affirma :

— Vader Jas a tenté Dieu en habitant une maison qui portait malheur !

Klaas écoutait son fils et ses appréhensions s'alégeaient.

— On lui disait de craindre...

— Alors, comme tous ceux qui demeurèrent là-bas, il a été frappé...

— Et pourtant Jas détenait une puissance que les autres ne possèdent pas !

Klaas songea que le maléfice du lieu avait atteint fatalement le guérisseur. Ceci devait se réaliser, le village n'était pas coupable du désastre...

— Une voiture roule dans la rue !

— Une voiture ?...

— C'est le médecin !

— Le médecin !

Klaas et ses trois fils sortirent. Ils virent que la voiture s'arrêtait devant la maison de l'échevin.

— Paulus Vos est-il malade ?

— Non, je l'ai aperçu parmi les nôtres, hier soir, durant l'incendie...

Des villageois se groupaient et s'interrogeaient.

Klaas apprit que la fille de l'échevin souffrait depuis quelques jours.

De nouveau, tous sentaient peser sur leurs épaules une inquiétude qui s'alourdissait à chaque minute davantage.

Le curé de Baeren quittait le presbytère. Son allure dénotait ses craintes, il entra chez Paulus Vos. A leur insu, les gens avancèrent.

Une paysanne, debout près de la porte, les avertit :

— N'entrez pas !

Elle disparut.

Quelqu'un se détacha du rassemblement et marcha vers la maison. C'était Rik, l'innocent.

Maria Hus prévint les oppositions :

— Laissez-le faire !

Elle se glissa derrière lui.

Dans la chambre, où la fille de Vos suait la fièvre et portait les mains à son visage tuméfié, elle put voir que son fils s'approchait du lit. Il se pencha au-dessus de la malade et, d'un mouvement brusque, il la découvrit.

Maria Hus, tout à coup, s'interposa.

— Viens ! Viens, mon pauvre !

Elle prit Rik par les épaules et le tira doucement au dehors.

De la pièce voisine, sa voix avait été entendue. Paulus Vos, qui conférait avec le médecin et le prêtre, s'effraya en s'apercevant de cette présence :

— Sortez, sortez !

Maria Hus, une flamme dans le regard, répondit :

— Votre fille guérira !

Devant la maison, les gens attendaient. Personne n'apportait la révélation du mal. Le docteur emmena Rik et sa mère ; tous trois s'éloignèrent. taciturnes. On n'osa pas interroger Maria Hus, la présence du médecin intimidait les curiosités. Le soir s'allumait lentement au firmament très pur. Quand le prêtre se montra dans l'encadrement de la porte, il leva les mains pour apaiser ses ouailles anxieuses :

— Ne vous effrayez pas ! Regagnez vos demeures...

— Dites-nous ce qui se passe...

— Je vous parlerai demain.

Encore une fois, des voiles enveloppaient l'événement ; le prêtre leur cachait un danger. Les villageois savaient la sagesse du pasteur, ils respectèrent les motifs de son silence.

La neige, que le reflet du ciel cessait de bleuir, devenait plus blanche tandis que l'ombre montait vers la nue. Lorsque la nuit fut close, Paulus Vos entendit frapper à l'huis ; il ouvrit. Rik était revenu et voulait pénétrer chez l'échevin.

Paulus Vos le repoussa. Il ferma la porte.

L'Innocent se lamenta longtemps sur le seuil de la maison.

XII

Aucun baiser d'amour ne fut donné par l'époux à l'épouse, aucune étreinte n'unit les amants, pendant les heures nocturnes. Baeren restait dans la crainte. Les paysans, qui ne dormaient pas, percurent le glissement de la neige contre les fenêtres ; ils pensèrent à un enfouissement, à la disparition du village sous un amoncellement glacé. Les lueurs vagues de l'aube les touchèrent, sans qu'ils eussent chassé l'inquiétude.

Les flocons tombent, le ciel est invisible. La neige obstrue les routes, les chaumières bâties dans la bruyère se noient au milieu de l'étendue blanche, l'horizon a déjà sombré. Les vies sont toutes petites. Des femmes égrènent leur chapelet, les paysans ont bientôt mangé le quignon de pain et avalé la jatte de café. Plusieurs se tiennent, ce matin, derrière les vitres et regardent dans la rue.

La maison des Albijn fait face à la ferme de Paulus Vos. Trees et Antje épient les allées et venues

de ses habitants. On a poussé, comme d'habitude, les volets de la ferme, il n'y a donc pas de mort chez le voisin...

Krelis ouvre la porte de la cour, il enfonce jusqu'aux genoux dans la neige. On entend bientôt le bruit feutré de son fléau qui bat l'aire de la grange.

Stoffel a avalé une goutte d'eau-de-vie, pendant que sa femme lui tournait le dos ; il soupire et s'assied au coin du feu.

— Nous n'apprendrons rien aujourd'hui, dit Antje, en s'éloignant de la fenêtre.

Mais Trees s'écrie :

— Le curé quitte la maison de Vos. L'échevin reconduit le curé ; ils n'ont pas l'air inquiet.

Antje revient auprès de sa mère.

— J'ai eu si peur... ajoute Trees Albijn.

Le vieux Stoffel bourre sa pipe, il ressasse machinalement ses idées :

— Oui... Tout le monde se figurait des choses !... Il est bête de craindre sans savoir pourquoi.

Stoffel prit sournoisement une bouteille dissimulée entre le chambranle de la cheminée et l'armoire ; il but au goulot.

Le paysan oubliait que, la veille, il avait également tremblé devant la menace.

— Je n'ai pas peur, fit-il, et Krelis non plus. Mon sang coule dans ses veines ! Vous l'avez vu, l'autre soir, quand il a châtié Voerman et la fille.

Les deux femmes ne prêtent plus l'oreille à ses paroles.

— La neige cesse de tomber... Voyez, mère, les fils du bourgmestre qui arrivent, avec des pelles.

— Ils vont déblayer la rue.

— Si nous sortions ?...

— Oui, il faut que nous nous y mettions aussi, déclara Trees.

Stoffel se lève, il va héler son fils.

Le ciel est encore gros et un vent pesant souffle. L'air se réchauffe ; les gouttières coulent. Dans la rue, les gens travaillent ; ils font de grands tas de neige, qu'ils espacent sur les accotements de la chaussée.

A chaque instant, de nouveaux villageois arrivent. Tous accomplissent la tâche, en s'informant de Paulus Vos et de sa fille, tous désirent savoir et cependant aucun n'oserait entrer chez l'échevin.

Trees Albijn apporte une nouvelle : elle a vu le prêtre, elle a vu Vos et, à coup sûr, il ne faut point s'effrayer...

— Tenez, voici l'échevin en personne !...

Paulus Vos s'arrêtait et causait avec un villageois. Immédiatement un rassemblement se forma.

— J'ai cru que ma fille avait la petite vérole. Le médecin l'affirmait. Chose étrange, à peine le pauvre Rik l'avait-il vue que déjà l'enfant allait mieux...

Les regards des paysans se rencontrèrent et se pé-

nétrèrent. Une même âme sentait ici l'haleine du mystère. Dans les faces muettes, les yeux disaient plus que les mots.

— Mon enfant est miraculeusement guérie... murmura Vos.

Et cet homme trop savant, cet esprit qui s'estimait supérieur fut à son tour conquis par la croyance des simples. Il pénétra les visages graves...

L'annonce de la guérison remplit Baeren. Chacun sut que l'Innocent avait sauvé la fille de Paulus Vos et un enthousiasme contenu gonfla les cœurs.

L'échevin fut salué avec empressement, la sympathie du village lui revenait. On était convaincu que cet homme ne doutait plus.

A midi, les paysans déposèrent leurs outils. Quelques-uns avaient déjà frotté leurs gros sabots sur les pierres du seuil. La rue déblayée traversait le village blanc; l'eau coulait toujours dans les gouttières, pourtant un peu de ciel se voyait entre les nuages, et les campagnards prévoyaient que tout l'azur luirait bientôt, que le temps allait sourire.

Un homme avait regagné sa demeure, le front lourd de pensées. Il rentrait, sa femme lui parlait aussitôt de Paulus Vos, et il l'écoutait en silence.

Cet homme et cette femme songèrent douloureusement à leur enfant, qui dépérissait depuis de longs mois.

La mère osa la première dévoiler son espoir :

— Si Rik voulait...

— Qui sait...

— J'ai la foi... Notre fille ne méritait pas la souffrance. Nous n'avons jamais offensé gravement le Seigneur...

— J'amènerai l'Innocent... décida le père.

Il sortit après son repas et atteignit le logis de Maria Hus. Des gens restaient plantés vis-à-vis de la cabane, où Rik suivait de son regard vide les visiteurs qui se succédaient depuis le matin. Maria Hus, les coudes sur ses genoux et la tête entre ses mains, réfléchissait et, de temps à autre, elle observait son enfant avec des yeux pleins de tendresse. Deux cierges brûlaient près de l'image du Christ.

— Bonjour Andries Lome ! dit solennellement Maria Hus, quand le paysan apparut.

Il s'installa dans un coin, décidé à attendre le départ des derniers curieux. Quelquefois l'Innocent faisait entendre d'étranges paroles ; il avançait les bras et s'exclamait :

— Elle est belle !... Elle est belle !...

Antje Albijn, qui se trouvait au premier rang, recula, parce que Rik, en prononçant ces mots, voulut attirer à lui la fillette. Antje quitta la chambre ; un malaise l'avait saisie. Longtemps les villageois vinrent contempler l'Innocent ; à peine quelques murmures remuaient les lèvres. Vers le soir, la lumière tremblante des cierges bronza les poutres noires du plafond, une lueur couvrait la tête de Rik,

son visage demeurait dans l'obscurité. Chacun éprouvait du trouble.

Les villageois s'étant retirés, Andries Lome s'approcha des Hus :

— Ma fille crache ses poumons, elle doit mourir, malgré le médecin et mes prières, à moins que Rik...

— Rik la guérira !

La paysanne n'hésita point. Autour d'elle se mouvaient des puissances secrètes : Maria Hus sentait grandir l'action surnaturelle de son fils.

Des mèches de cheveux gris tombaient devant ses rétines étincelantes. Elle se vêtit d'une mante et jeta sur les épaules de Rik une couverture de laine.

La nuit régnait, le ciel versait à la terre la clarté de ses astres.

Ils glissèrent, silencieux, vers la chaumière de Lome. Un passant qui les reconnut se signa involontairement.

— Venez, dit à voix basse Andries, lorsqu'ils se trouvèrent dans sa maison. Il mena les Hus près de son enfant.

— La voici...

Une jeune fille dormait, assise dans un fauteuil ; elle avait renversé la tête, un souffle court sortait de sa bouche ouverte ; parfois une toux lui serrait la gorge.

L'Innocent ne se rapprochait pas.

— Rik !... Rik !... faisait Maria Hus, et elle lui montrait la jeune fille.

La petite flamme d'une veilleuse agitait des ombres le long des murailles blanches.

— Laissons-les seuls, dit Andries Lome.

Ils sortirent et, dans la chambre contiguë, ils attendirent.

Soudain un cri leur parvint, une plainte, des accents de colère.

Lome ouvrit brusquement la porte. La jeune fille s'était dressée et elle repoussait l'Innocent.

On entendit des pleurs, on entendit des rires.

Andries, effrayé, appela :

— Mon enfant ! Mon enfant !

Sa femme soutenait déjà la malade qui défaillait.

— Rik ! Nous partons ! Maria Hus entraînait l'Innocent.

Les deux époux frissonnèrent. Leur fille fermait les yeux et, les mains tremblantes, comme si elle eut voulu protéger son corps, suppliait :

— Non !... J'ai peur !... Non !... Laissez-moi !... Laissez-moi !...

XIII

Krelis Albijn marche depuis des heures. La plaine est blanche ; les pinières se sont dégagées des neiges et s'épandent, pareilles à des eaux noires. Des chemins coupent la bruyère ; quelquefois un chêne isolé indique la route à suivre. Chaque nuit, la gelée durcit l'étendue, emprisonne les marais qui miroitent argentés lorsque la lune brille. Mais pendant la journée, l'heure de midi rayonne et la terre s'amollit. Un souffle nouveau agite ses ailes dans l'azur.

Krelis ne sent pas que ses jambes fléchissent et que son torse plie. Il est sorti quand la première clarté du matin effleurait les étoiles. L'ombre l'étouffait, les ténèbres prenaient dans sa chambre des formes vivantes, et bientôt jaillissait, de leur amas heurté, un corps pur et charmant. Il croyait mourir, il grinçait des dents. Il sautait du lit, ouvrait la fenêtre et baignait ses tempes dans la nuit bleue.

Le paysan s'était défendu longtemps contre l'ob-

session. Peu à peu, son courage faiblit, il s'abandonna à la pensée d'amour. Krelis se représentait, durant un instant, la femme qu'il serra entre ses bras avec colère, puis avec la trépidation profonde de sa chair. Il revint à son rêve, il céda et fut emporté sur les ondes chaudes de la passion. Lina le retiendrait pour toujours.

Il oubliait l'affront, il n'aurait pas songé au lendemain, si la minute présente lui eût donné le bonheur complet.

On avait vu Krelis aux abords de la maison des Zoete. Il hésitait à entrer, une rougeur couvrait son front. Ses muscles se raidirent, son cœur sauta dans sa poitrine, il poussa la porte.

Comme un misérable, il se trouva devant Lina, humilié et craintif. La belle fille sourit, elle le fit asseoir à ses côtés. Et, la tête basse, il confessa sa folie, sa passion qui lui mordait le corps, et Lina plongea ses yeux dans les yeux de Krelis ; leurs bouches se rapprochèrent.

Ce matin, il avait parcouru le pays sans trêve. Il traversait les brousses blanches, il entrait dans les bois obscurs ; la même souvenance enlaçait son esprit engourdi, il fatiguait vainement son corps. Une fois, Krelis s'arrêta et, se rendant compte de l'endroit où il se trouvait, son regard toucha le bout de la lande et perçut un peu de l'azur du ciel. Le matin montait à l'horizon avec le soleil argenté, l'air était vivifiant, le vent froid apportait un par-

fum de résine. L'homme goûta une âpre saveur, des forces jeunes se cabrèrent en lui, il devina le grondement impatient de la sève dans la vieille terre au visage glacé ; l'orient, qui étincelait, lui parut le rire de la nue amoureuse, il tendit les bras, il s'étira. Allègre, il s'élança dans la garigue. Lina versait à Krelis une félicité nouvelle. Il vit que la nature était la complice de son rêve. L'heure se remplissait de lumières, le ciel mêlait l'argent et l'or dans la pureté de l'azur. Une flamme claire célébra midi. Le clocher de Baeren vibra dans le radieux silence. Qu'importaient à Krelis les remords, les craintes passées ? Il ne connaîtrait plus que le bonheur avoué, il révélerait ingénûment la chanson de son cœur.

Krelis allait ainsi de la peine et du tourment à une voluptueuse quiétude. Il crut que désormais les entraves étaient brisées et que des paroles convaincantes pour tous monteraient à ses lèvres.

Une griserie le prenait dans l'atmosphère ensoleillée, dans l'éblouissement de la plaine. Déjà, aux ondulations du terrain, la bruyère poussait ses folioles à travers la neige ; deux tourterelles se poursuivaient dans l'éther avec des grâces tendres. C'était une avancée printanière au milieu du paysage d'hiver.

Krelis pressait le pas, il avait hâte de rentrer, de découvrir ses sentiments, de se livrer tout entier.

Dans la rue de Baeren, il marcha la tête haute,

et cependant son cœur s'alourdissait. Il voyait des visages connus. Lorsque la maison des Albijn fut proche, Krelis sentit que l'inquiétude l'opprimait de nouveau. Il eut un mouvement de colère, et la bouche serrée, les sourcils joints, il rentra. Sa mère l'accueillit avec le regard souffrant de ses yeux rougis. Antje, près de l'âtre, tourna vers son grand frère sa tête blonde, sans oser le saluer. Et Krelis n'avait ni voix, ni courage, sa poitrine se gonfla ; il sortit brusquement, car il allait sangloter.

Stoffel vint rôder autour de son fils. Tant qu'il resta près de Krelis, celui-ci, serrant les poings, se contint pour ne pas prendre le vieux à la gorge. Stoffel partit, et son enfant voulut le suivre, le supplier dans les larmes.

Krelis savait, quelle démence hantait son esprit, combien son rêve était irréalisable, il compatit par un brusque retour à la douleur de ceux qui enduraient à cause de lui des souffrances.

Mais son destin le menait, il ne doutait pas que quelqu'un le poussât où il devait aller, nonobstant les prières de ses parents, en dépit de ses propres alarmes. Il subit la fatalité de sa faiblesse et, consentant, ferma les yeux. Des souvenirs religieux l'occupèrent. Krelis avait préparé son âme au péché, et le poison glissait dans ses veines et il se délectait à sentir le brûlant frisson de fièvre, qui le faisait tressaillir dans ses fibres intimes.

Il savourait la faute.

XIV

Le village connaissait la rechute de Krelis, une animosité montait contre le chrétien qui bravait la loi du Seigneur.

Les gens espéraient timidement dans la vie ; ils n'osaient pas élever la voix... Le ciel ne tentait-il pas leur confiance ? Le calme de ces jours, où passait déjà l'haleine de la jeune saison, pouvait être brutalement déchiré... La disparition de l'épidémie dans les étables laissait les paysans encore tremblants, ils évitaient superstitieusement de rappeler leurs misères. Le ciel semblait avoir oublié sa colère, et les terriens ne voulaient plus regarder derrière eux.

Ils recommençaient une existence sainte. Dieu ferait fructifier les glèbes, il bénirait les travaux ; les rayons de son soleil luiraient sur l'épi blanc, sur la verte prairie, sur les lupins dorés et les trèfles roses qui parfument l'humble contrée de Campine. Les semaines de prémices tièdes s'étaient mises en

marche, et pendant ces journées claires, il semblait vraiment qu'elles dussent apparaître demain.

Alors, chacun s'efforçant de conformer sa conduite à son vœu, un garçon du village oubliait le devoir et provoquait les catastrophes. Ce soir de fête, quand Baeren perdit la raison, le pouvoir du Maître avait surgi, terrible. Et puis, les prières, la résignation pieuse, la pénitence commuaient le châ-timent. Vader Jas était mort, on chanta les séquen-ces expiatoires. Deux parents lointains, venus de Flandre, jetèrent la terre bénite sur le cercueil qui ne contenait que des ossements calcinés. Les étran-gers partirent ; ils avaient vanté la richesse de leur province, ils s'étaient gaussé de la pauvreté des cul-tures, dans ce pays de noales et de sables. Le sou-venir du guérisseur, dont ils avaient appris la mort par la lecture d'une feuille publique, ne provoquait chez eux que des paroles railleuses. Après le ser-vice funèbre, les pacants déclarèrent bien haut que l'héritage de ce grand'oncle paierait à peine les frais du voyage. Ils s'en allèrent, faisant sonner leurs souliers cloutés sur les pavés de la route. En pa-reille occurrence, il aurait fallu que des coups de poing fermassent ces bouches insolentes. Par ces temps inquiétants, les colères se refrénèrent. Mieux valait attendre, s'humilier et, comme les dévotes en mantes noires, lever vers Dieu des mains tremblan-tes. On annonça que les indemnités promises aux gens qui perdirent du bétail seraient payées. Les

paysans, ayant reçu le dédommagement matériel de leur misère, firent célébrer des messes d'action de grâces. Beaucoup de Campinois, insoumis et défiants, avaient gardé le secret du mal ravageant l'étable ; à ceux-là nul secours ne parvint. Ils plièrent la nuque, ils ne murmurèrent point. Paulus Vos voulut soulager ces souffrances, l'échevin comprenait qu'il satisfaisait ainsi la puissance mystérieuse dont la présence sensible s'était manifestée auprès de son enfant malade sous les apparences du plus misérable d'entre les gens de Baeren.

Vos assista le vieux Albijn et se permit de donner des conseils au fils. Krelis souffla, dans la face du courtaud, des paroles audacieuses :

— Je l'aime et rien ne pourrait m'éloigner d'elle !

— Quelqu'un est plus fort que nous.

— Je ne crains pas Celui-là !

Après des abattements, des tristesses, le désir empoignait à nouveau Krelis. La tête perdue et le corps pantelant, il courait au devant des ivresses défendues.

Lina, au sortir de ses fougues, le regardait longuement et Krelis croyait voir, autour de ses lèvres rouges, un sourire ambigu.

Tremblant, il disait :

— Si un autre occupait ta pensée, je ne veux pas prévoir ce qui arriverait !

Elle lui fermait la bouche d'un baiser et, dans l'étreinte, il oubliait le monde.

Baeren apprit que son pasteur suppliait vainement Krelis de s'amender ; le prêtre avait prédit le châ-timent, dès cette vie, au pécheur impénitent.

Une certitude gagna chaque terrien : Krelis serait puni. Le village ne subirait pas la loi de justice, le coupable seul souffrirait l'expiation. Tous sen-taient cela plus fortement de jour en jour.

Le tragique hiver se dissipait, le ciel brillait sur les campagnes humides des vapeurs nocturnes. L'ombre celait les œuvres de Krelis, et les rustres attendaient ce qui devait venir. Aux travaux des champs, les laboureurs apportaient un cœur vail-lant, en ouvrant le sol pour les fumures, ils se figu-raient déjà la terre grosse du suc des plantes nour-ricières. La parole du prêtre suffit à calmer leurs propres appréhensions.

Une soirée fut douce comme la caresse d'un en-fantelet. La nuit naquit sous la première étoile, des tiédeurs montaient du sol, les brouillards se dérou-lèrent comme des langes blancs et les terriens, qui abandonnaient le travail, regardèrent passer, dans la clarté du couchant, Maria Hus et son fils. L'In-nocent allongea les bras, il se courbait et se rele-vait. Maria Hus, la tête rejetée dans la nuque, le suivait en silence. C'était une image effacée qui re-naissait.

Des paysans balbutièrent :

— Rik... Rik... tu as sauvé la fille de Paulus Vos...

— Bienheureux les simples...

— Rik est notre bon ange...

Les étoiles apparaissaient partout dans l'étendue du ciel, l'ombre frémissait.

Un homme cria :

— Taisez-vous ! Je sais ce que vaut le Fou !

Il crachait ces mots.

Tous s'étaient tournés du côté d'Andries Lome, dont ils reconnaissaient la voix. Les paysans foulaient les sentiers de sable qui aboutissaient à la chaussée. Un jeune garçon s'enhardit et apostropha Lome :

— Explique-toi ! Explique-toi !

— Je ne dirai rien, mais je sais que le Malin prend toutes sortes d'apparences !

— Lome ! Lome ! firent, apeurés, ceux qui marchaient près lui.

Des exclamations étranglées rampèrent encore le long des chemins.

Sur la grand'route, les gens se rejoignirent. La nuit était venue, Andries Lome ne disait mot. Chaque paysan attendait qu'un compagnon exprimât l'émoi de son âme ; ils avancèrent, les étoiles révélèrent l'immensité ; le royaume du Seigneur palpait de gloire. L'ombre devenait lumineuse, la fumée des brouillards, comme un encens, s'évaporait des combes. Dieu habitait cette nuit. L'Angelus frêle tinta sous la splendeur tranquille des astres. Un paysan murmura, dominé par la majesté de l'univers :

— Lome parlait sans savoir...

Tous pensaient ainsi, il y avait autour d'eux l'éternité des espaces, le silence du gouffre étoilé, la respiration muette des choses, le calme de la Divinité.

Lome essaya de se contraindre, il voulut retrouver ses propos irrités. La nuit l'enveloppait, la nuit lui remplissait la poitrine.

Il ne répondit pas, il marchait, comme les autres, la bouche entr'ouverte, soulevé par une force inconnue.

XV

Krelis travaille au tarare ; la machine ronfle, les bales et les poussières s'élèvent, l'avoine glisse sur l'aire. La porte large ouverte de la grange accueille la lumière grise d'un ciel mou. L'odeur sèche du blé et les chauds relents des fumiers se mêlent ; dans la cour, la mare a des reflets ambrés. Le gars plie les reins, relève le buste, active la manivelle. Le bruit de la roue et des vans remplit l'enclos et cogne les murs. Un vol de pigeons passe et repasse ; des volailles s'enhardissent et viennent picorer le sol battu. Krelis, les oreilles bourdonnantes, s'adonne à la tâche avec emportement. Il éprouve sa puissance physique, il annihile sa pensée dans ce tapage dont il est le maître. Tout à coup, il chante ; ses paroles n'ont aucun sens, leur rythme est sauvage. Krelis s'époumone, il balance le front, et il n'a pas vu son père, qui lui saisit le bras et l'arrête.

— Ah ! crie le vieux Albijn, tu es gai, tu es heureux de vivre !

Et il titube, et il reprend d'une voix avinée :

— Tu es gai. La jeunesse est belle, l'existence est bonne ! Il faut rire ! Il faut rire !

Krelis recule, son front se creuse.

Le vieux s'exclame :

— Je suis aussi content que toi ! Je suis plus content que toi !

Et soudain :

— Va donc voir si Lina n'est pas chez elle !

Cette fois, Krelis a la certitude d'un danger. Il se penche et ses yeux vrillent les yeux de son père :

— Parlez ! Dites ce que vous savez, tout ce que vous savez !

Le vieux essuie ses paupières, il s'accote contre le battant de la porte. Un hoquet lui remplit la gorge.

Antje, la sœur aux cheveux clairs, a timidement regardé les deux hommes, sa mère n'a pas détourné la tête. Elles rentrent au logis.

Le père assure :

— A vingt ans, je croyais aussi qu'une fille m'était fidèle...

Krelis est parti ; Krelis court, il a déjà laissé le village derrière lui, il franchit les brousses, les champs ; il a l'aspect d'un fou.

— Avez-vous vu le fils des Albijn ? demande un paysan à une paysanne rencontrée dans la rue.

Elle répond :

— Dieu aie pitié de son âme !

Un homme, qui ensemence sa terre, s'immobilise et suit Krelis d'un regard effrayé. Des corbeaux s'envolent en croassant, il est quatre heures après-midi, une atmosphère moite noie les horizons, les guérets sont meubles, les marais paraissent blêmes, tandis qu'une lumière laiteuse tombe du ciel. Les tailis de bouleaux luisent et font des taches violettes dans la bruyère grise ; le sous-bois des pins est plein d'ombre.

Krelis a parcouru la distance qui sépare le village de la maison des Zoete.

Avant de passer le seuil, il hésite.

La colère le fait trembler ; il sait que, si les soupçons qui l'oppressent se réalisent, il se vengera. Il a peur, se protégera-t-il contre lui-même ?

Maintenant il tend l'oreille, et ne surprend que les sursauts de sa poitrine. Il contourne la maison. Lina lui disait hier qu'elle irait le lendemain à la ville, il voulait croire son amante, il espérait dans son amour. Stoffel le fouetta de jalousie, il est venu, et il redoute d'apercevoir Lina et de savoir pourquoi elle l'avait écarté.

Krelis s'approche de la croisée. Il entend l'aînée des Zoete qui l'interpelle :

— Eh bien ? Que fais-tu là ? Lina ne rentre que ce soir.

— Son absence me paraît trop longue !

— Il faudra bien que tu patientes. A tout à l'heure !

La fille rit.

Krelis s'avance :

— Je veux entrer, je veux attendre Lina chez elle.

— Non ! Tu n'entreras pas !

Krelis a un geste brutal. La fille ferme la porte derrière elle :

— Je me rends au village.

Et, d'un ton menaçant :

— Krelis ! Krelis ! Tu ne me toucheras pas !

Hanna Zoete se sauve à travers la bruyère.

Il s'éloigne.

Une bruine efface les horizons, les nuages sont bas, des exhalaisons sortent du sol, le jour décroît. Albijn s'assied au rebord d'un chemin. Il presse ses tempes où le sang afflue, parfois il aspire profondément.

L'ombre s'étire, des ténèbres vont s'amasser et remplir l'espace. Krelis ferme les yeux.

Il y a, près du paysan, quelque présence tout à la fois réelle et cachée ; s'il ramène les bras contre lui, il n'étreint pas le vide, une palpitation vitale chatouille ses paumes. Krelis a cru sentir battre le sein de Lina. Des caresses le frôlent, la nuit est hantée d'images brûlantes. Il revoit des heures passées...

Ses rêves s'élargissent dans les ténèbres ; la terre le berce, et il s'étend sur sa couche bienveillante. Le bonheur fleurit, il s'enivre... Le songe est vérité : l'aimée ne quitta jamais son aimé.

Les instants fuient, le paysan demeure allongé à même l'herbe et le sable.

Quand il se lève enfin, l'esprit vague et le corps tremblant, il a oublié ses appréhensions et il marche vers la maison de Lina, en exaltant fiévreusement un souvenir passionné. La nuit glisse sur son visage et sur ses mains, il baise la nuit avec des lèvres sèches. Tout à coup, au bout du chemin, une fenêtre d'or, comme un ardent appel, déchire les mystères de l'ombre.

Il a bondi, il a marqué la route de ses pieds nerveux. La lumière baigne Krelis, la lumière le brûle, il appelle :

— Lina ! Lina !

Il se trouve devant la fenêtre. Ses pupilles, dans leurs orbites distendues, regardent. Il brise furieusement une vitre de la fenêtre. La nuit complète l'environne. Il retrouve, à tâtons, l'entrée de la chaudière, il s'élanche contre la porte, l'ébranle sous la poussée de son épaule. Ses efforts sont vains.

Le silence a repris son empire et la nuit devient plus pesante. Il semble que bientôt les ténèbres seront impénétrables.

L'humiliation surmonte la colère de Krelis. Il ne résiste pas, il part. Sa bouche est pleine de souffrance, chaque fois que, trompé par l'obscurité, Krelis butte dans la bruyère, il blasphème Dieu.

Quand il retrouve la grand'route, il se retourne et voit la fenêtre lointaine qui ruisselle dans la nuit.

Krelis prononce des mots abjects, et lentement ses larmes coulent.

Il traverse le village ; sa cervelle est légère, légère comme la plume d'un passereau, sa tête tourne, il respire et il étouffe. D'un mouvement machinal, il porte ses pas vers l'auberge de « la Cruche Pleine ».

Dans un coin, isolé, il boit. Des regards le pénètrent et le fouillent. Personne ne parle. Krelis continue de boire. Les lampes remplissent la salle blanche d'une lumière éblouissante. Les hommes cachent leurs yeux sous les visières des casquettes ; la face de Krelis est toute nue dans la clarté. Il boit. Sa bouche se courbe aux commissures et accentue son menton volontaire, ses sourcils se rejoignent, il a le teint rouge.

Et comme on n'entendait que le tictac de l'horloge, Krelis se dressa :

— Je me vengerai ! fit-il.

Ceux qui saisissaient leur chope ne la portèrent pas aux lèvres ; la pipe d'un paysan tomba et se brisa. Le patron du cabaret poussa la porte, que Krelis négligeait de fermer en partant. Mais les Silencieux, s'étant approchés du comptoir, y déposèrent leurs sous et sortirent l'un après l'autre.

XVI

Jusqu'au matin, Krelis resta assis dans son lit. Les heures poursuivaient leur cours éternel, l'ombre se dilua, une aube terne filtra dans le réduit. Krelis tomba sur le côté et dormit.

Un bruit de voix venait de la pièce voisine. Antje et sa mère récitaient les litanies de la Vierge. Krelis, sorti de son sommeil, ne les entendit pas, il voyait ce qu'il allait faire et se regardant dans l'avenir ne trembla point.

Stoffel Albijn fumait sa pipe, près de l'âtre. Krelis passa devant lui, la démarche assurée. Au dehors, il avança d'une allure tranquille et salua amicalement deux villageois qui le considéraient avec crainte.

Il ne se sentait pas vivre ; le monde extérieur ne touchait ni ses sens, ni sa raison. Un autre existait en lui et agissait sans qu'il prît part à son action.

La plaine noire et bistre borde la grand'route. Des gouttes de pluie tachent les pierres blanches de la

chaussée, la pluie couvre bientôt les landes, l'étendue devient mouvante. Une rafale s'engouffre dans le vide de l'horizon.

Krelis suit un sentier. Il marche, ses yeux s'attachent au sol, parfois d'un mouvement instinctif, il fourre la main dans une poche de sa veste.

— Krelis!

Hanna Zoete apparaît devant lui.

— Krelis! As-tu vu Lina?

Il ne comprend pas, et néanmoins l'inconnu qui l'habite frissonne.

Hanna continue :

— Lina est partie depuis hier...

Et elle gémit :

— J'ai peur ! J'ai peur !

Krelis rejette l'emprise, se dégage, se retrouve dans cet instant, tel qu'il existe, avec son esprit et son cœur.

Il interroge la figure blême et tragique de Hanna.

Elle murmure :

— Comme le ciel est bas... comme la terre est triste... Ah ! j'ai peur !...

— J'ai peur... répond Krelis.

Et les voilà qui crient :

— Lina ! Lina !

La garigue ne s'éclaire au loin que du reflet d'un marais, en face des pinières.

Tous deux ont vu l'eau morte ; ils se devinent.

Krelis prend les devants, Hanna le suit. Elle pleure.

Quelques ruraux qui ont entendus les cris, arrivent accompagnés de Lome.

Hanna les interroge :

— Lina a disparu hier soir. Vous l'avez vue, peut-être ?

Ils branlent leurs têtes taciturnes.

— Vous ne savez rien ?

Lome charge Krelis d'un regard dur. Les autres suivent ce regard, et des yeux s'allument.

Les hommes battent la bruyère ; il pleut, il vente ; parfois tous s'arrêtent et croient entendre une plainte.

Krelis ne songe pas à demander si Lina est partie la veille avec Pierre Voerman. Il tend sa volonté au seul désir de retrouver Lina, et nulle jalousie ne l'obsède.

Les rustres, sans paroles, activent silencieusement leurs idées, et ces idées deviennent virulentes.

Lome a des bras qui tremblent, des jambes qui se raidissent. Lome suit Krelis pas à pas. Il l'observe, il cherche à comprendre comment Krelis étouffe sa conscience, masque son visage et contemple le ciel sans faiblir.

Près du marais, tous ont ralenti leur course. La pluie cribble les étangs, le vent traverse le bois de pins, pèse sur les eaux, et son sillage heurte les digues.

Hanna Zoete a mis les mains au-dessus de ses prunelles grises. Le vent enroule sa jupe autour de ses maigres jambes.

— Il n'y a rien... dit-elle.

— Je ne vois rien... dit Krelis.

Des paysans pensent qu'ils n'auraient qu'à toucher Krelis pour le faire tomber dans cette eau sombre.

Le vent se lamente, l'angoisse descend le long de la peau de cette femme et de ces hommes.

— Fouillons le bois ! ordonne Andries Lome. Il entraîne Krelis, il lui tient la main. L'autre ne s'étonne pas.

Dans ce moment, la tempête déchire le ciel en deux. Un peu d'azur se découvre, une coulée de lumière a rayé le marais. Le ciel se referme.

— Oh ! Oh !

Lome s'est arrêté.

Il y a, derrière lui, des gens qui sentent trembler la terre.

— Là ! Là ! clame Krelis.

Hanna Zoete reconnaît sa sœur et se précipite.

Lina est couchée. Ses yeux convulsés regardent encore, sa bouche supplie malgré la mort. Elle a la robe maculée, lacérée ; on aperçoit sa chair saignante.

Krelis s'abat à côté de l'aimée. Hanna ignore ce qui se passe.

Les paysans se sont compris, ils vont agir.

Un hurlement part des taillis.

Rik, le Fou, écarte des branches et apparaît, contorsionné, hilare, obscène.

Krelis ne l'a pas entendu ; Krelis a pris, dans la poche de sa veste, le couteau qu'il avait emporté ce matin.

Andries Lome terrassait le Fou, et il criait aux paysans :

— Venez ! Venez ! C'est lui, c'est lui qui l'a tuée !

Auprès de la morte gisait Krelis, un couteau planté dans le cœur.

LA TERRE PASSIONNÉE

AMERICAN ERA

LA TERRE PASSIONNÉE

Paul Nisse liait un fagot de branches mortes quand il entendit marcher sur le sentier qui traversait la futaie. Les massifs d'aulnes, les cépées de saules, les noisetiers et les chêneaux cachaient ce paysan aux regards des passants. La vie verte des feuilles s'épanouissait et odorait, une humidité ancienne se dégageait du sol. Entre les branches d'un hêtre descendait la lumière du ciel.

Paul se tint coi, soufflant à peine.

Deux hommes parlaient :

— Il n'osera plus revenir...

— Oh ! Je le chasserais !

— Le mauvais drôle !

Un pas hâtif frappait la terre. C'était le pas de l'homme qui marchait le premier. Son compagnon s'arrêta. Parce qu'il n'était plus suivi, l'autre demeurera à son tour immobile.

— Les filles deviennent de jour en jour plus folles.

— J'enfermerai ma fille !

— Aucune serrure n'est assez solide !

Ils se turent. Les quatre notes d'un loriot volèrent au-dessus des taillis, le vent coula avec un clapotis léger dans le feuillage, le soleil miroita à la cime des arbres et s'éparpilla sur les mousses.

L'un des deux hommes sortit de son silence :

— Voilà ! Si le temps changeait, je ne me plaindrais pas... La fenaison était superbe, mes foins sont rentrés.

Il s'interrompt :

— Viens donc, à quoi bon se faire du mauvais sang ?

L'autre jura. Ils s'éloignèrent.

Le paysan, dans le bois, écouta longtemps. Ses sens vibraient. Le frôlement d'une mouche contre une brindille devenait perceptible à son ouïe. Ses yeux fureteurs, dans des orbites petites, se cachaient sous des paupières légères, frémissantes, qui battaient au moindre émoi. Ces yeux-là, dans la pénombre comme sous l'éblouissement du ciel, gardaient la même acuité.

Il passa la tête à travers une touffe de genêts. Le sentier était vide. Très vite, il hissa un fagot sur son épaule et courut. Ses gros souliers glissaient dans le sable, étouffant tout bruit ; il se courbait. Avant de gagner le chemin qui avançait en pleine clarté vers la campagne, il scruta les alentours, et bondissant dans le soleil, il atteignit aussi-

tôt sa maisonnette. Il ressortit, et rentra quelques minutes plus tard apportant, en une fois, trois fagotins de ramilles.

La casquette galonnée du garde champêtre ne l'avait pas inquiété aujourd'hui. Paul Nisse, après avoir serré dans l'appentis son butin, alla s'asseoir devant la porte de la cabane. Des seigles blancs penchaient leurs épis de l'autre côté de la haie de charmes qui entourait son jardin, un champ de trèfle veloutait la glèbe près du bois, et les grands arbres mariaient avec le firmament leur couleur éclatante. Des choux, dans le potager, ouvraient à l'heure chaude un cœur ambré, que des feuilles frisées et grasses enveloppaient de fraîcheur. Les pois ramés s'enlevaient, légers et tendres, dans le rayonnement de la nue ; la brise agitait leurs cosses pareilles à d'étincelantes émeraudes. Paul Nisse fit le tour de son logis. Un chien jappa dans sa niche et se précipita. Il s'étranglait au bout de la chaîne. Le paysan caressa son chien, qui lui lécha les mains, la bête avait le poil jaune, sa langue s'égouttait et son regard riait. D'ici, Nisse voyait le village et, sans le vouloir, il arrêtait aussitôt ses yeux sur une ferme claire dont les tuiles rouges verdissaient. C'était une maison plus large et plus haute que les habitations voisines. Paul distinguait les pigeons sur son toit ; ils s'envolèrent et, un instant, giroyèrent autour du clocher de l'église et de son coq vermeil. Le paysan entendit qu'une voix s'élevait dans

la cour de la ferme et il se sentit subitement vivre davantage. L'un des battants de la porte charretière s'ouvrit et une femme avança dans la rue. Il aspira l'air chaud comme s'il eût touché les lèvres de sa mie. Son corps eut un frémissement, et il ne se reprit qu'après la disparition de cette femme.

Paul Nisse baigna ses yeux dans la lumière qui ondoyait le site. Du haut de la colline, où sa cabane tenait au sol, il découvrit la brousse lointaine, les bruyères encore vierges, et dans la solitude les reflets d'un marécage, pareil à un miroir brisé, entre des roseaux gris. La colline descendait lentement vers le village, des céréales mêlaient sur sa pente les richesses de l'été. L'autre versant se couvrait de bois et longeait des prairies.

Ce paysan restait là, figé dans le soleil, la tête nue, les cheveux brûlants, et il songeait à celle qui l'aurait suivi n'importe où, loin du pays et du ciel natal. D'avoir entendu tout à l'heure, dans le bois, le père de Maria en proie à la colère, il éprouvait une sourde jouissance. L'homme qui accompagnait le fermier était ce Stinus, un pacant d'une ladrerie proverbiale, et dont l'épouse jolie se laissait embrasser par un chacun, au temps des fiévreuses kermesses. Il haussa les épaules, secoua sa tête brune, et s'enorgueillit d'être aimé de la plus belle, malgré tout ce qui aurait dû détourner la jeune fille de ses avances. Elle avait du bien ! Paul sifflota. Avec les vingt-trois verges de terre arable et les solides mus-

cles qu'il devait à ses défunts parents, le paysan se tirait d'affaire. Par surcroît, les taillis étaient proches ; lièvres et lapins y couraient docilement dans ses collets. Nisse fit un peu le faraud pour sa propre satisfaction. Il se remémorait le temps de son service militaire. Les femmes de la grande ville... Hé ! le cajolaient-elles !... Il s'avoua néanmoins que son cœur ne le suivait point là-bas, le meilleur de lui-même était resté dans la contrée originelle, et nul plaisir n'avait pu adoucir ses cuisantes nostalgies.

Le couchant devenait rose, l'ombre de la cabane s'allongeait, le soleil remplissait le ciel d'une lumière plus dorée et pourtant moins intense. Paul se rassit devant sa porte.

Les hirondelles qui nichaient sous son toit partaient à travers le ciel immense, devenaient aussi petites que des mouches, tournoyaient, plongeaient dans le gouffre bleu et revenaient d'un vol oblique à la chaumière du paysan. Leurs jeux le distrayaient, il laissa son esprit suivre les méandres capricieux des oiseaux de grâce et de bonheur ; aucune inquiétude ne le hantait.

Le crépuscule arriva, la première étoile se fixa dans le fond du soir. Paul Nisse soupira. Il ressentait à présent une lassitude, presque une tristesse. La nuit ayant fermé l'occident, il contourna de nouveau son logis et contempla le village. Une croisée de la ferme s'illumina. Partout, à droite, à gauche, les lampes jaunes brillèrent derrière les vitres

des maisonnettes. Le silence cheminait sur les routes, des senteurs pénétrèrent Paul, elles montaient d'un champ de lupins qui bordait la chaussée, au bas de la côte.

L'âme du paysan connut une ivresse soudaine. Encore une fois, il ne songea plus, sa pensée se replia ; il vivait, ouvert à la beauté du soir, comme une plante, comme une fleur. Jamais les livres ne l'avaient instruit, Nisse existait et jouissait dans sa chair et son entendement confus, parce que la terre lui était bienveillante, parce qu'il avait grandi dans la contrée propice. Les lupins parfumaient l'ombre, toutes les étoiles luisaient au ciel ; le village reposait. Nisse, la tête un peu vague, ferma sa porte au loquet, il négligea d'allumer sa lampe et se déshabilla aussitôt. L'ombre était vaporeuse, la lucarne de sa chambrette ouvrait sur l'infini. Il s'étendit et pressa son cœur, dont les battements rythmaient la sérénité divine de la nuit.

L'homme dort sans un rêve, un souffle lent traversait ses poumons et soulevait son ventre. Il porta les deux mains à son front quand le soleil resplendit contre les carreaux de sa fenêtre. Il fut debout ; joyeux, rose et blanc parmi l'argent fluide du matin, il plongea la figure au fond de l'eau claire qui débordait d'une cuvette ; il s'amusait à voir sur sa poitrine des gouttelettes nacrées ; il frissonna au chatouillement de l'ablution et, à peine vêtu, il descendit au milieu des premiers éclats du jour.

Des flocons de brouillard pendaient aux arbres du bois, le village remuait dans une buée translucide, l'horizon traçait un cirque neigeux. Dans la conscience de Paul Nisse une ferveur chantait. Il vit deux grands garçons qui venaient à lui et, ne pouvant plus se taire, il leur cria d'un accent passionné :

— Bonjour ! Le ciel nous veut du bien ! J'arrive ! J'arrive !

Les trois paysans se rejoignirent devant le champ de seigle de Paul Nisse. Ils avaient apporté des faux à ramassettes et allaient profiter, avec une hâte goulue, des largesses du rayonnant été :

— Avez-vous jamais vu de plus beaux épis ?

— Quand tu viendras nous assister, Paul, tu trouveras que notre champ vaut amplement le tien !

Déjà les camarades se débarrassaient de leurs vestes, les chemises de flanelle enveloppaient moelleusement des torses polis, découvraient la peau de leurs bras et s'échancraient sur leur poitrine, tandis qu'ils aiguisaient l'acier bleu des faux.

Tous trois entrèrent ensemble dans les blés, et un premier andain, droit comme la corde d'un arc bandé, couvrit l'éteule.

— Une odeur de pain !... balbutia Nisse.

— Nous aurons fini avec le jour, dit le plus jeune des compagnons, dont la tête blonde disparaissait sous les épis penchés.

Ils ne se parlèrent plus. Le soleil gagnait le zénith, la terre devenait brûlante et les seigles bruis-

saient comme une flamme. Des nielles, des camomilles se mêlaient aux pailles claires des javelles.

Parfois, les faucheurs interrompaient l'élan de leurs bras et le balancement de leurs reins. Ils passaient le coude sur leur front mouillé, et puis ils ravivaient le tranchant des outils, ils donnaient le fil à l'instrument avec un long morceau de bois qui faisait sonner l'acier.

A midi, une fille pouponne apporta le café et les tartines aux deux camarades de Nisse. Lui-même avait été prendre dans sa cabane un chateau de pain bis, frotté de fromage blanc ; il y mordait déjà en revenant vers le champ. Il tenait aussi à la main une bouteille de genièvre.

— On a fait de la bonne besogne, remarqua un garçon.

— Je vous rendrai ça ! promit Nisse.

La fille, qui restait debout à les regarder, s'exclama :

— De beaux hommes comme vous travaillent tant qu'ils veulent !

Elle appelait les yeux de Paul ; il ne répondit pas, mais les autres le secouèrent :

— Allons ! la goutte à Bette ! la goutte à Bette !

Elle aspira l'odeur de l'alcool, et parut tenir un diamant au bout de ses doigts rugueux, quand elle leva le verre à la santé des moissonneurs.

— Reste avec nous, fit le blondin, en caressant

de ses yeux chauds les joues potelées de la rougeaude. Tu noueras les gerbes.

— Et la patronne, que dirait-elle ?

— Reste, répéta le paysan, qui se rapprochait d'elle.

La luronne sentit son haleine et devina ses intentions, elle se sauva en riant, montrant ses mollets nus et bronzés sous l'envolement de la jupe.

— Les femmes ! dit le gars, les femmes !

Ils se laissèrent enlacer par les souvenirs. L'horizon vibrat, les ondes du soleil couvraient la campagne, l'éther brûlait. Près d'un hêtre, aux feuilles crépitantes, les paysans dormirent. Une bouffée rouge leur montait au visage et Nisse, inconsciemment, étreignait la glèbe d'un geste d'amour. Il avait la bienveillue, la jeune fille du village, la tendre Maria, dans le cerveau, dans le cœur, dans le sang. Il rêva, il parla, il s'exalta et, debout, il ouvrit des yeux étonnés à la lumière ardente, à la lourde splendeur de cet après-midi.

Les camarades reprenaient les outils. Ils gardaient dans leurs figures une fièvre et travaillèrent nerveusement, la pensée ailleurs. Lorsque les derniers épis furent tombés, ils formèrent les bottelées, ils dressèrent des dizeaux. Une fois, Nisse demeura un long moment avec une gerbe entre les bras. Le soir les surprit toujours à la besogne. Ils burent, avant de se quitter, au goulot de la bouteille d'alcool, et l'un des rustres rompit le mystère de ses pensées :

— Je voudrais rencontrer mon amie...

Les autres dirent les mêmes paroles.

Le souffle léger de la nuit les frôlait. L'ombre sembla profonde et souple, une vie secrète se devinait, fervente encore dans les ténèbres.

La bouche de Paul Nisse prononça :

— Maria !

Les paysans tressaillirent, leur lassitude les troublait. Nisse dit à haute voix :

— J'emmènerai Maria !

Les deux compagnons partaient. Ils partaient, prolongeant le songe de la nuit chaude, leurs pensées flottaient sur la glèbe harassée, l'ombre mêlait leurs souvenirs, et sans doute, ce soir, toutes les sollicitations de leur esprit émanaient-elles de la terre, pantelante sous le feu du ciel...

Nisse s'éveilla, le lendemain, quand le petit jour trembla au-dessus des bruyères lointaines. Il s'étonna de ne pas avoir rêvé et, par les champs entourés de haies, le long des trèfles mouillés, des luzernes argentées par la rosée, des avoines plus vertes de l'humidité nocturne, en suivant les frais sentiers qui traversaient des massifs d'acacias, — l'aiguail s'égouttait à leurs feuilles, — il se rapprochait du village. Sa jeunesse vivait la jeunesse du matin. Les oiseaux chantaient en son cœur comme sur les branches. Toutes les petites Vierges dans leurs petites boîtes vitrées, au bord du chemin, lui souriaient ; il les saluait en touchant la visièrre de sa casquette.

Le pays s'éclaira d'un grand rayon d'or, et dans quelques chaumières les paysannes allumaient déjà l'âtre. On voyait des toits où floconnait la fumée bleue.

Maria se lève ; elle pousse les volets de sa fenêtre qui, à peu de hauteur du sol, regarde la campagne. Ses cheveux transparents glissent sur ses épaules, sa gorge se découvre légèrement. Il fait si beau, si bon... Ses narines roses palpitent ; à travers sa chemisette, elle sent la pureté de l'air nouveau, et laisse tremper ses bras nus dans l'aurore ; sa chambre se remplit de parfums. Maria s'oublie et se penche longtemps à la croisée. Il faut que la ferme reprenne le travail de la veille, pour que la jeune fille redresse la tête à ce bruit.

Elle arrête un cri. Sous sa fenêtre, Paul Nisse lui sourit, lui tend les bras et la touche presque. Une pudeur charmante, une sensation à laquelle la bachelette se complait, la tient palpitante au milieu de sa chambre. Comme elle se sent rougir et comme sa poitrine bat cependant d'un heureux émoi ! Mais derrière la porte, le fermier appelle. Ce vieux homme a senti, lui aussi, un renouveau dans ses veines ; c'est d'une voix joyeuse, croyant réveiller sa fille, que le paysan crie : « Debout ! Debout ! Il y a péché à paresser quand le temps est pareil, bien sûr, aux meilleures journées du paradis ! »

Maria, joignant les mains sur sa gorge, se rapproche de la fenêtre :

— Tu reviendras plus tard... Tu reviendras ce soir.

Elle hésite un instant, et puis :

— Oui, le fermier veut être demain à la foire de Tongres. Il partira cet après-midi...

Et tandis que le sang lui chauffe le visage :

— Nous serons seuls !

Nisse n'a pas trouvé de paroles pour exprimer son bonheur. Il regarde Maria, il la regarde et la voit encore, lorsque la jeune fille a disparu. Ses paupières vibrent... Il se trouve désorienté dans le paysage des champs et des haies, devant la blanche métairie. La route du village, il la suit, sans trop savoir où il ira. Et près de la porte charretière, un homme de haute stature, à la tête chenue, le considère avec des yeux soupçonneux. Nisse ne l'a point aperçu, il retrouve les sentiers serpentant par la campagne.

Hendrik Onkel ne fait aucun mouvement. Si Paul disparaît derrière les clôtures verdoyantes qui protègent chaque labour, il attend que le paysan réapparaisse et son regard aigu brille alors comme une lame.

— Maria, appelle-t-il, Maria !

Nisse n'est plus visible. Hendrik longe les murs de la ferme, s'arrête sous la fenêtre de sa fille et

observe le sol. La route sèche et plane ne garde pas de trace.

— Maria ! répète-t-il, devenant colère.

La paysanne avance dans le cadre de la croisée sa figure tendre et ses cheveux dorés ; elle interroge tranquillement :

— Que me veux-tu, père ?

L'empotement du vieillard s'amollit. Il ne résiste plus à cet épanouissement de jeunesse, et tandis qu'une fierté lui prend le cœur :

— Tu ne travailleras pas aujourd'hui ? La basse-cour s'inquiète, petite, et l'étable est en rumeur !...

Après cette journée de la veille où le soleil torride faisait flamber le ciel et la terre, voici que les heures montaient, portées par la brise. Les feuilles des arbres arrêtaient un instant la lumière qui passait avec le vent, et les ramures miroitaient vertes et argentines ; les champs ondulaient, ayant des grâces vivantes, des mouvements voluptueux. Un sentiment de vaillance et de joie venait aux hommes. La terre leur communiquait ses nouveaux émois. Des volées d'oiseaux s'ébattaient dans la nue diaphane. Il semblait parfois que le soleil luisait au milieu d'un immense saphir, l'astre ne déferlait pas en vagues incandescentes, il avivait aujourd'hui l'éther azuré. Le ciel bleuissait profondément partout.

Maria, comme les filles de ferme, comme son père, comme Stinus qui traversait précisément la

cour, aspirait l'air et se sentait une ardeur inconnue. Un bien-être caressait ses membres et stimulait son corps. Une hâte au travail, un besoin de se livrer à la tâche pressaient les femmes rieuses. Le cheval noir, qui revenait des champs et traînait une charrette pleine de pailles blondes, hennit et s'ébroua. Un valet campé dans les grains faisait claquer son fouet, pour le plaisir d'entendre les échos qui répercutaient le bruit entre les murs de l'enclos. On eût dit une salve de fête. Le cheval raclait les pavés, toutes les poules fuyaient, dans l'ombre violette de l'étable une vache cessait de mâcher le trèfle, et des fleurs collaient à son mufle humide et blanc.

Hendrik Onkel tenait Stinus par l'épaule, il le secouait et plaisamment :

— Tu ne viens pas te plaindre selon ton habitude ?

Mon Dieu, pensait Stinus, c'est vrai que je voulais lui porter mes chagrins, et c'est vrai que je suis moins triste depuis tantôt...

Le cheval refusait d'entrer à l'écurie ; la fraîche clarté ruisselait sur son poil, le rendait brillant comme un écu neuf.

— Hop ! Hop ! criait le charretier.

— Hep ! Hep ! disaient les femmes.

Onkel courut et, à mains plates, il lui tapa sur les cuisses ; le paysan perdit sa casquette, ce qui fit rire aux larmes tout le monde.

Stinus avala la fumée de sa bouffarde, essuya ses

gros yeux et toussa avec des mines grimaçantes.

Le fermier, revenu près de son camarade, constatait :

— Eh bien, je comprends que ton épouse ne te trouve pas beau tous les jours !

Stinus montra une figure mauvaise :

— Je comprends, moi, que ce gaillard de Paul Nisse trouve ta fille à son goût !

Il s'en allait, bougonnant.

Onkel le laissa partir. Les paroles de ce mari balaouré ne le touchaient guère ; il ne voulait pas prendre de souci. Les fumiers étaient pleins de lueurs r.ordorées, Maria apparaissait et disparaissait, munie de seaux en fer-blanc où le lait écumait, midi sonna dans la cuisine et, en même temps, le clocher de l'église annonça l'heure. Les filles rieuses pénétrèrent à l'intérieur du logis, elles baissaient les manches retroussées de leur corsage sur leurs bras rouges et sains.

Hendrik Onkel regarda sa fille. Si elle lui avait parlé de Paul, il l'eût écoutée sans se mettre en colère. Cette idée n'effleura point son esprit ; Maria était une enfant obéissante, et il y avait trop de gaieté dans l'air pour songer à des éventualités fâcheuses.

Il décidait :

— Je me dirigerai sur Tongres vers les deux heures. Nous ne devons pas fatiguer le bétail. Tu

te tiendras prêt, ordonna-t-il au domestique, qui soufflait dans son assiette.

Maria fixait son père de ses prunelles claires, et quand leurs regards se croisèrent, elle témoigna d'un affectueux abandon.

Le fermier se léchait les lèvres ; il fronçait ses sourcils, car les derniers préparatifs du voyage lui remplissaient à présent la cervelle. Machinalement, il bourrait sa pipe.

— Vous pousserez, ce soir, les deux verrous de la porte, fit-il, en entrant dans la pièce voisine.

Cette fois, une méfiance aiguësait l'éclat de ses yeux ; ceci ne dura qu'un moment, les préoccupations du départ le ressaisissaient.

Le valet amena, dans la cour, les deux génisses destinées à la vente. Elles étaient attachées par les cornes. Déjà le garçon les touchait de son bâton, tirait sur la corde et poussait des cris inutiles.

Onkel, vêtu d'un sarrau qui battait sa culotte grise, chaussé de souliers énormes et coiffé d'une casquette de soie, très noire sur ses cheveux blancs, rejoignit le domestique. Il marchait plus droit que jamais. Les gens allaient s'extasier à son passage ; il le savait. Et d'ailleurs ses aumailles valaient le bétail de Hesbaye, elles lui rapporteraient sûrement un gros prix. Hendrik croyait entendre les rustres devant leur porte, qui se diraient les uns aux autres : « Voyez donc comme le fermier garde une allure jeune, malgré ses soixante-six années ! »

Il n'avait pas eu besoin de s'engager entre les maisons du village afin de susciter ces admirations. Les servantes ressentirent soudain un grand orgueil à servir un maître de pareil aspect. Elles coururent vers les étables, le zèle les soulevait ; leur condition sembla enviable. Cette maison du fermier Hendrik gratifiait de dignité tous ceux qui travaillaient à sa richesse. Litières et auges, vacheries et porcheries, le four à cuire, les granges et la laiterie furent empreints d'un caractère solennel, et il fallut que le riant soleil vînt retrouver les filles au fond de l'étable pour qu'elles reprissent leur enjouement familier et leurs libres allures.

Maria se retirait dans sa chambre. Elle s'était assise et jouissait de sentir battre sa gorge contre sa main. Mon Dieu ! il ne tiendrait qu'à elle de connaître le secret amour... La jeune fille regardait Paul Nisse dans sa pensée, et le reconnaissait pour maître. Elle se leva avec une révolte qui lui arrivait de l'esprit et non de l'âme. Cet homme ne lui imposerait pas sa loi ! Maria décidait de ne plus l'attendre, et de fermer sa fenêtre ainsi que son cœur. Après s'être lavé le visage, elle vit que l'air s'assombrissait. N'était-ce pas l'approche de l'orage, ce ciel pesant et menaçant qui la troublait ? L'atmosphère se chargea d'une poussière rouge, la nue devint livide, Maria pressait ses tempes endolories, la poitrine meurtrie. Elle voulut se convaincre que cette souffrance physique résultait de sa résistance

aux desseins de son imagination, et elle consentit à tout. Les senteurs violentes de la terre entrèrent dans sa chambre, le vent souffla, une pluie éclatante remplit le ciel. Elle respirait plus librement. L'orage avait fui. A travers le réseau de la pluie brillait un coin d'azur.

Elle entendit des claquements de sabots sur les dalles de la cuisine et poussa la porte. Les deux filles de ferme étaient trempées jusqu'aux os, mais s'amusaient de l'aventure.

— Maîtresse, l'averse nous a surprises dans le pré aux saules.

— Nous courions, nous courions ! Le trajet n'est pas long, on pourrait cependant tordre ma chemise !

Maria se mit à rire bruyamment. Sa physionomie se contractait malgré la gaieté de ses lèvres. Les filles grimpaient sous le toit pour changer de vêtements dans leurs chambrettes ; elle jeta au fond de l'âtre des bûches qui firent s'envoler un essaim d'étincelles.

Elle décidait d'attendre les événements, sans les prévoir, sans arrêter sa conduite. Les flammes s'allongeaient dans la cheminée, le feu ronflait. Le jour commençait à baisser et le foyer devenait resplendissant ; les cuivres qui pendaient au mur renvoyaient sa fulgurance. Un chat se frottait contre les jambes de Maria. Celle-ci s'engourdisait peu à peu. Toute la maison parut s'assoupir. Les servantes

rentrèrent et couvrirent la table, elles étaient moins prestes et elles ne parlaient plus. Par la croisée, que les filles avaient ouverte, arrivaient les émanations de la paille mouillée et de la mare remuée. De nouveau, entre le ciel et la terre, la lourde chaleur était revenue. On rapprocha la table de la fenêtre ; les trois femmes burent et mangèrent, elles sentaient la fatigue de leurs corps, et l'atmosphère de la soirée appesantissait les fronts. Maria était inquiète. Les filles déclaraient, en bâillant, que la journée du lendemain serait dure.

— Le vent nous vient du sud, maîtresse !

A vrai dire, rien ne bougeait dans les arbres de la route.

Maria s'essuya les tempes et soupira :

— Le vent est embrasé !

Quelqu'un avait suivi le chemin du village et elle crut distinguer un homme sous le porche de l'entrée. Précipitamment, elle commanda :

— Fermez la porte !

— Bon Dieu ! Je dormais déjà... Une servante se leva et traîna ses sabots sur les pierres de l'enclos.

L'autre domestique fit un mouvement, mais le sommeil la garda. Le dossier de la chaise lui sciait le cou, et pourtant elle oubliait le monde et ses fatigues.

— Avez-vous accroché la chaîne de sûreté ?

Maria, qui était sortie, surveillait la servante.

— Trente-six voleurs n'en viendraient pas à bout !

La jeune fermière assura elle-même les verrous dans le corps de logis, puis les deux filles, qui titubaient, lui souhaitèrent le bonsoir.

Maria gagna sa chambre et se mit à genoux. Elle priait devant les statuette de saint Joseph et de la sainte Epouse, qui se voyaient encore sur leurs consoles de bois blanc. Les reflets du crépuscule et des premières étoiles précédaient la venue de cette nuit d'été. Maria priait ; elle perdait le sens de l'oraison, et recommençait les Ave et les Pater. Elle songeait : Je devrais tirer les volets de ma fenêtre, les ténèbres sont des ennemies. La chaleur m'opprime, répondait-elle à sa conscience, en s'approchant de la baie qui encadrait le firmament constellé. Elle se prosterna. Les sollicitations de son esprit chassaient les prières. La jeune fille voulut se coucher ; lorsque sa main dégrafa son corsage, elle défaillit vis-à-vis de ses pensées, et elle rajusta sa toilette, presque en larmes, désemparée comme elle ne l'avait jamais été. Elle s'assit sur le lit et elle attendit...

Dans l'air épais, Maria sentit un frémissement, comme si on remuait l'ombre, et qu'un cercle magique en s'élargissant dans la nuit eût touché sa chair. Son cœur bondit, elle se leva. L'instant qui décidait de sa vie était arrivé. Une voix monta, pareille à une harmonie divine. Maria se trouvait devant le ciel, devant l'homme qu'elle aimait. Elle n'hésita plus, éperdue, elle tomba dans ses bras. Il la reçut

avec un cri qui s'étouffa contre les lèvres de la vierge.

La nuit chaude palpita et il y eut plus de parfums autour des fleurs et sous les branches. Le silence soupirait longuement.

Paul et Maria, se tenant par la main, avaient pris la rue du village ; ils allaient et ne pensaient plus. Maria suivait Nisse ; il accompagnait l'aimée. Le but de leur marche, ils l'ignoraient. La nuit s'enchantait à présent de la clarté lunaire. Comme ils dépassaient la vieille église, Maria serra davantage la main de Paul. Des tombes blanchissaient derrière la grille du cimetière.

Maria montra une pierre :

— Maman repose là.

Paul dit :

— Mes parents n'ont qu'une croix noire.

Ils ne s'arrêtèrent pas, ils cheminaient lentement. Les maisons s'espacèrent ; la route longeait les champs et bientôt elle toucherait les premières friches. Le paysan ne se rendit pas compte des détours de son rêve. Il se trouvait près d'un chaume, immense dans l'obscurité laiteuse, et il parla :

— Ce champ appartenait jadis à mon père.

Maria soufflait des mots légers comme des bulles ; on eût dit que l'haleine lui manquait :

— Nous n'avons plus de terres par ici...

— Nous sommes déjà loin du village !

Ils restaient immobiles, ils se regardaient et ou-

blièrent leur amour. Quelque chose d'étrange traversait leurs âmes. Maria avait lâché la main du paysan. Il ne s'apercevait pas qu'elle s'éloignait de lui.

Ils foulèrent le gravier de la route. Paul précédait la jeune fille et tous deux traînaient un souci. Les jambes de Maria étaient lasses ; Paul se courbait. Le paysage s'allongeait jusqu'aux étoiles de l'horizon, la solitude grandissait.

— Paul, interrogea la jeune fille, Paul, où allons-nous, où irions-nous ?

Il n'osait la regarder, il balbutia, les yeux attachés au sol :

— Peut-être à Bruxelles, peut-être à Anvers...

Elle ne put lui répondre, il ne savait que dire. Pourquoi étaient-ils gênés l'un devant l'autre ? Le paysan, envahi par une angoisse, cherchait à apaiser les mouvements tumultueux de sa conscience. Bientôt le désespoir fondit sur Paul, il aurait crié de détresse, si Maria ne s'en fut effrayée, car il devinait qu'elle aussi souffrait à en mourir ! Cependant ils ne se rapprochaient pas.

La nuit claire projetait leurs ombres sur la route. Un peu de brise s'éleva et joua dans les arbres, le long des accotements. Paul se maîtrisait à peine et avançait machinalement. Maria poussa un long gémissement. Il se retourna, elle éclatait en sanglots :

— Je ne veux pas aller plus loin !

— Ma bien-aimée ! Ma bien-aimée !

— Et contre elle, il l'enveloppait, il la soulevait, il la portait comme un enfant.

— Nous retournons, Maria !

Dans sa fougue, il aurait renversé tous les obstacles ; ses bras l'enserraient ; la jeune fille avait mis son cœur contre le sien. Il lui confiait :

— Je n'osais te proposer de venir chez moi...

Il courut. Le triomphal amour l'enlevait dans un essor, et l'étreinte se faisait folle. Il ne se reposa pas ; la nuit leur brûlait à tous deux le visage, l'ombre blanche baignait des paysages immatériels. La terre inséparable leur avait montré tantôt ses aspects trop connus et trop chers, maintenant ils apercevaient dans les campagnes des féeries ignorées. Maria ferma les yeux et unit à cet instant vécu l'image des apparences éparses autour d'elle. Paul voyait surgir de nouvelles splendeurs partout, dans le bois, sur l'éteule, près des haies dentelées d'argent, au ras de la toiture des cabanes, où des traînées lumineuses soulignaient le bleuissement de l'air. Il montait la colline, Maria s'était laissée glisser et elle avançait avec lui, mais deux fois ils chancelèrent, et quand ils furent devant la maison, devant l'étendue de pays, au-dessus de laquelle la lune régnait comme un navire sur des flots transparents, ils ne surent plus ce qui arrivait, et par la porte ouverte de la chaumière entra le fantôme impalpable, ruisselant et muet, le doux rayonnement de la nuit amoureuse.

Une journée de paix, la lumière diffuse du soleil derrière de légers nuages, le repos de la terre dans l'atmosphère douce de midi... Paul et Maria regardaient le champ, le bois, le ciel et pénétraient la tranquillité heureuse de l'univers. Ils occupaient le banc où, seul, le jeune paysan avait si souvent rêvé de son amie. Cela, il le lui disait et toute l'éternelle chanson qui est la même pour les simples et pour l'homme qui croit savoir. Elle sentait bien que son esprit atteignait ce que souhaitait son cœur. Le monde ne lui donnerait pas davantage, et elle n'envierait plus personne.

Paul apporta des roses, il en avait déposé une brassée qui remplissait le giron de Maria. Elle tenait une fleur enivrante entre les dents ; ils s'embrassèrent et les pétales leur restèrent aux lèvres.

Maria et Paul, souriants, quittèrent le banc étroit.

— Tu vois, disait-elle, les gens croiraient qu'une procession a passé ici.

Le paysan se détourna, on eût pu remarquer qu'il s'inquiétait depuis un moment. Maria ne songeait qu'à vivre son bonheur :

— Tu me montreras ton domaine!...

Ils étaient arrivés près du chien jaune ; ses prunelles riaient, il sautait de plaisir et voulait lécher les mains de son maître.

Ce fut Maria qui le flatta et reçut ses caresses.

— La connaissance est faite, nous nous aimons déjà...

— Qui ne t'aimerait pas!...

Le chien se mit à gronder et son poil se hérissait.

— Je me suis vantée... Là, là, qu'y a-t-il?

Paul éprouva une impression de honte, il eut voulu se cacher. Maria, au contraire, dévisageait tranquillement celui qui arrivait. C'était le curé du village.

Un petit homme court et gras, agrémenté d'une figure bien nette, d'un nez à peine rougi et de deux yeux francs, avançait, les mains sur le dos, poussant devant lui dans sa soutane, un joli ventre rond largement ceinturoné.

— Vous en faites de belles! s'écria-t-il aussitôt, et son regard allait du paysan à la paysanne, sans qu'il bougeât la tête.

— Paul! ton air confus me dit que tu te repens.

Il ajouta :

— Maria va retourner chez elle. Vous vous marierez dans quinze jours. Ne m'interrompez pas. Mais oui! Bien sûr que le vieux Hendrik ne s'oppose plus à votre mariage. C'est égal, vous êtes des paroissiens peu exemplaires!

Il prit une pincée de tabac, l'aspira en baissant une paupière, et la tabatière remise dans sa poche, ses bras se croisèrent de nouveau derrière lui.

— Parlez à présent, je vous écoute.

Les amoureux gardaient la bouche close.

— Répondez-moi!

Paul fit un effort, s'abandonna :

— Je suis touché de votre bonté, je me réjouis d'apprendre que nous vivrons en bonne entente avec Dieu, avec les hommes... Si vous avez décidé le fermier Onkel à nous pardonner, croyez bien...

— Ta! Ta! Ta! Comprenez donc qu'il ne pouvait faire autrement!

Paul retrouvait de l'assurance :

— Pourquoi nous forçait-il à lui désobéir? N'étions-nous pas obligés d'agir contrairement à la règle?

—Paul, taisez-vous! Celle qui deviendra votre épouse veut oublier, dès aujourd'hui, ce qui se passa...

La tendre Maria, presque étrangère aux propos de l'abbé, regardait distraitement les deux hommes.

— Mon enfant, vous rentrerez tout de suite chez vous.

L'abbé lui avait touché le bras. Elle fut surprise :

— Chez moi? Chez moi, maintenant?

Maria consultait le visage de Paul.

Le petit curé menaçait de se fâcher; il gonflait ses joues roses.

Paul intervint :

— Elle vous obéira. Nous ferons tout notre devoir!

Le paysan parlait d'une voix affermie. La gêne qui l'avait abandonné menaçait de revenir; il se donnait une contenance en proclamant sa volonté de respecter la Loi. Ce terrien un peu sauvage de-

venait, près du prêtre, son ouaille craintive et soumise.

Les yeux de Maria s'agrandissaient sous les sourcils relevés. Un calme si grand, une béatitude profonde et tout à la fois vibrante l'emplissaient. Pourquoi s'éloigner déjà ?... Le site concordait avec son émotion tranquille, la Campine lointaine, les guérets proches s'attédisaient, rêvaient dans le repos, après des journées passionnées. Elle subissait à son insu l'emprise de l'air, du ciel et de la plaine.

Paul insistait :

— Nous ne devons pas rougir. Tu retrouveras ton père, il t'accueillera.

Elle eut un mouvement :

— Nous ne devons pas rougir ?...

Ensuite elle pensa à son père, et dit simplement :

— Je retournerai :

Paul la regarda partir. Elle agita son mouchoir avant de disparaître derrière un enclos de verdure. Le paysan était troublé, il aurait dû pourtant se réjouir ! Le dos et les mains du curé oscillaient sur les sentes à travers la campagne, et Nisse lui vouait encore sa reconnaissance. Mais Maria, la tendre Maria, la douce vierge de jadis, la fille du riche Onkel, le laissait déconcerté et hésitant. Avait-elle dans leur étreinte abandonné le passé ? Paul se retrouvait un enfant pieux, décidé à vivre selon les enseignements. « Mon Dieu, qu'elle et moi, vous soyons tou-

jours fidèles ! » marmottait le rustaud, et une crainte guidait sa prière.

Le village, au bas de la colline, fumait par toutes ses cheminées, les garigues éloignées se noyaient dans un brouillard bleu, la terre montrait ses premiers labours à côté des champs de seigle dépouillés. L'avoine mûrissait et les betteraves fourragères faisaient de grands carrés lisses. La vie était calme. Paul attachait ses yeux à la ferme des Onkel. Les pigeons volaient au-dessus de la cour ; une charrette roula sous le porche. Il reconnaissait la haute stature du vieux Hendrik, et il vit courir les servantes affairées. Il chercha vainement Maria. L'acuité de sa vue lui permit encore de distinguer Stinus, qui entra à son tour dans l'enclos.

Le jeune paysan marcha du côté des futaies. Depuis deux jours, il avait négligé ses bricoles. Arrivé à la lisière du bois, il rebroussa chemin et franchit le seuil de sa chaumière. Nisse décidait subitement de renoncer à toute maraude.

Il attendit la nuit close pour descendre au village. Il portait une blouse plissée qui, depuis les Pâques, reposait dans un tiroir de sa commode ; une casquette de drap noir le coiffait. Paul regretta de ne pas posséder un bâton à cordon de cuir, comme les villageois cossus et les marchands de bétail. Ce garçon fier avait la gorge comprimée, il cherchait les mots et composait les phrases auxquelles l'obligerait sa rencontre avec Onkel.

Bien entendu, dès qu'il se trouva en face de ce dernier, il oublia les laborieux préparatifs et ses paupières battirent, tandis que sa mine marquait une vive inquiétude.

Maria, à l'ombre d'une haute armoire de chêne, appelait dans un coin son amant ; Paul tergiversait ; Hendrik ne disait rien. L'arrivée du valet de ferme, qui venait chercher les ordres de son maître, permit au paysan de reprendre haleine.

Enfin Hendrik s'occupa de lui :

— Vous épouserez ma fille, et dès demain vous vous rendrez à la maison communale pour vous faire afficher !

Il n'ajouta pas un mot et s'assit près de la table, où brûlait une lampe sous un abat-jour vert. Il prit un journal.

Maria se rapprochant de Paul, l'entraîna silencieusement dans l'encoignure noire, où elle s'accrocha à son cou. Il n'osa d'abord faire un mouvement, son sang s'allumait ; partagé entre la crainte et le désir, il arrêtait son souffle et pressait Maria entre ses bras.

Quelquefois la porte s'ouvrait, une servante entra. Paul affectait de se tenir à une distance respectueuse de la fermière. La bouilloire ayant débordé sur le feu, Maria courut l'enlever. Onkel pliait précisément son journal. Paul sortit de l'ombre ; il lui sembla qu'il obéissait ainsi au désir du vieillard. Celui-ci s'exprima nettement et avec hauteur :

— Vous ne viendrez chez moi que tous les trois jours. Vous y passerez chaque fois une heure. Il est temps pour vous de rentrer.

Et le fermier s'en alla.

Ces injonctions impressionnèrent surtout le paysan, à cause du lieu où il se trouvait. Nisse pivotant sur les talons admirait les dimensions de la salle et l'éclat des meubles vernissés. Les pierres rouges du dallage portaient des arabesques de sable, la grande table en bois blanc brillait de propreté et les cuivres éclairaient les murs. Il comprenait que, dans un milieu pareil, on parlât de façon autoritaire.

Maria, dès que la porte fut fermée, revint auprès du jeune homme :

— Nous nous reverrons plus souvent. J'irai te rejoindre là-haut.

Il s'effrayait de cette audace et essayait de dissuader la belle :

— J'aimerais mieux ne pas contrarier ton père...

Elle s'éloigna vivement de Paul :

— Je te croyais courageux !

Nisse ne ressemblait guère au gars qu'il était hier encore, et dont tous savaient l'indépendance et la témérité. Lui-même, regagnant son logis, constatait que sa nouvelle fortune bouleversait ses idées antérieures. L'imprévu de l'aventure, la surprise de se trouver, sans transition, l'égal d'un gros bonnet du village, dirigeaient ses idées vers de sages réa-

lisations. Il compta sur ses doigts le nombre de bonniers dont il serait un jour propriétaire et évalua la qualité des terrains. Nisse gravissait la colline, indifférent à la vision du soir. L'ombre vaporeuse glissait entre les massifs d'arbres, une meule devenait un cône de cristal. A la hauteur de sa maison, la nue se montrait toute pure et l'infini s'élargissait au delà des astres. Nisse supputa que le total de la succession, après le décès du fermier, atteindrait facilement les cent mille francs. Il se coucha, ayant remercié Dieu, et il rêva de l'avenir.

Le lendemain, Nisse alla faire sa déclaration à la maison communale. Si la présence de Hendrik Onkel intimidait le rustre, il éprouvait un solide orgueil devant le restant du village. De vieilles filles l'aperçurent, derrière leurs fenêtres, et donnèrent cours à des réflexions scandalisées. Des rustaudes maf-flues le considéraient avec un intérêt sympathique, et quelques galopins tiraient de l'équipée des considérations immorales. La plupart éprouvèrent un sentiment défavorable. Nisse portait la tête trop haute.

Pourtant il grandissait aux yeux des autres comme à ses propres yeux. Les ouvriers qui l'avaient aidé à la moisson n'osaient plus compter sur sa promesse de venir les assister en retour. Un jour que ces garçons, plantés au milieu du chemin, le regardaient avec insistance et ébauchaient le geste de

porter la main à leurs casquettes, Nisse se rappela qu'il devait ce service, et leur jeta :

— Je vous enverrai un aide !

On atteignit bientôt le temps de la noce. Paul, près de Maria, affirma son importance. Sa jeunesse, sa physionomie mobile aux prunelles fureteuses et la sensibilité que décelait le visage, s'accommodaient mal de cette manière d'être. Les moins clairvoyants remarquèrent son attitude apprêtée. Stinus, témoin de la mariée, constatait le changement qui s'était opéré chez Paul Nisse.

La cérémonie réunit peu de monde. Un lointain parent des Onkel, la femme de Stinus, brune avenante qui répondait au nom de Suska et dont le regard avait de la flamme, deux cousins de Nisse et enfin la sœur du fermier, une vieille femme impotente, complètement sourde et presque aveugle, constituaient le lot des invités. Onkel espérait la présence du curé au dessert.

Le début du repas fut glacial. La tante octogénaire criait de temps en temps — et elle avait gardé, à défaut d'oreilles, une voix sans fêlure — « Quel triste mariage pour ma jolie nièce ! Quel triste mariage ! » Les cousins pauvres piquaient hâtivement dans leurs assiettes. Paul buvait et s'engouait, le fermier mangeait avec une sorte de rage. Suska éclata de rire, quand l'exclamation de la vieille retentit pour la cinquième fois, et Maria lui répondit en riant plus fort qu'elle. Tout le monde eut l'air ras-

suré. Hendrik Onkel, qui vidait alternativement son verre de vin rouge et sa chope de bière blonde, retrouva sa bonne humeur. Stinus seul avait la boisson triste, sa femme, par contre, s'amusait doublement. Elle dégourdissait les cousins modestes, qui osaient petit à petit profiter de ses avances. Il arriva que, l'un d'eux s'étant baissé, Suska s'agita soudain et devint très rouge, tandis que son voisin de table se redressait plus cramoisi qu'elle. Le vieux Hendrik leva joyeusement son verre, mais il ne porta pas de santé. Les gens trinquèrent. Monsieur le curé entra sur ces entrefaîtes, alerte et cordial, la société l'accueillit en battant des mains. Nisse se trouva subitement fort à l'aise et même, le bon vin aidant, il lui fallut refouler des fringales. Pour un peu, le gaillard ne se serait pas gêné de déclarer aux invités que le repas avait assez duré. Les filles de ferme, sanglées dans de cruels corsets, couraient autour de la table, la tête perdue, et transpiraient abondamment. Le service subissait d'interminables arrêts. Personne ne songeait à se plaindre. Le bouilli, le cochon de lait, l'oie farcie, les tartes étaient entrecoupés de libations dont la quantité et la qualité augmentaient à chaque service. Le nez du curé rougeoyait et son propriétaire parlait latin. Stinus, après avoir roulé des yeux devant tant de prodigalités et fait le compte du festin, s'abandonnait au sommeil. Le fermier encourageait ses hôtes. Les voix se haussaient, des hilarités crevaient

dans l'animation générale. La tante octogénaire pouvait crier à tue-tête, aucun convive ne l'entendait. Maria et Paul, serrés l'un contre l'autre, se chuchotaient des mots d'amour, et comme la table entière, plongée dans le royal plaisir de boire et de manger à satiété, les avait oubliés, ils disparurent. Les servantes, néanmoins, firent quelques réflexions hautes en couleurs, et elles se pâmèrent au point de devoir s'accoter le long du mur. La moins laide qui rentrait à l'office tomba dans les bras du garçon de ferme, ahuri et charmé.

La noce se dispersa tard dans la nuit. Suska entraîna un cousin par des chemins obscurs vers la maison des jeunes mariés. Elle avait persuadé Stinus que le moment était venu de leur jouer les farces traditionnelles. Le lourdaud dut renoncer à suivre sa femme, qui avait les jambes trop agiles. Au sommet de la côte, une flamme brûlait tel le cœur ardent de l'ombre.

Le bonheur saisissait Paul, un bonheur profond, une plénitude de vie et de pensée qui l'associait derechef à l'ordre des saisons, à la marche du temps, au travail de la terre. Après les fougues d'amour, le paysan se retrouvait plus épris que jamais de ses sillons et de l'ouvrée. Il avait desserré les doigts et le grain allait croître sur vingt arpents nouveaux. C'était comme si un peu de sa propre substance devait monter avec les épis verts. La richesse ne lui

apportait plus d'orgueil, il se sentait seulement lié davantage à la glèbe génitrice et nourricière. Par ses aspects, ses odeurs, le vent dans ses ramures, la pluie ombrant ses horizons, le soleil preste de ses printemps et le lourd foyer de ses étés, les sens du villageois participaient à la continuelle évolution des espaces et du sol.

Il tint le visage de Maria contre son visage, quand l'automne accompagna une matinée brumeuse et que les feuilles s'envolèrent avec le vent humide. L'hiver passerait bientôt. Paul faisait part à Maria d'un désir, d'une espérance. Elle se taisait et comme il insistait, la jeune femme soupira : « Ne pourrais-je, moi seule, te suffire toujours ? »

Paul eut un frisson au cœur, il se détacha de l'épouse, et jusqu'à la nuit il s'interrogea vainement. Pourtant, elle partageait cet enthousiasme contenu qui activait le labeur de son mari, excitait son esprit et fouettait ses muscles. Le soir, elle recherchait l'odeur du travail que l'homme rapportait dans ses frusques terreuses. Une force allègre montait des tréfonds du labour.

Quelle fierté dans le maintien et le regard de Maria, le jour où le vieux Onkel poussa résolument la porte de la cabane et vint s'asseoir près de l'âtre ! Il souriait et parlait de les emmener chez lui :

— L'âge pèse sur mes épaules. Tu me remplacerais, fils !

Paul, qui n'aurait osé espérer cette ouverture, répondit :

— Vous êtes aussi solide qu'hier, vous en remontreriez à bien des jeunes ! Restez le maître que tous respectent, que tous écouteront longtemps encore. Je veux travailler ici pour l'honneur de votre maison et si, plus tard, beaucoup plus tard, vous m'offrez cette récompense, j'accepterai.

Il avait l'air ému. Hendrik Onkel s'écria :

— Le brave garçon !

Paul continuait d'une voix presque timide :

— Mon logis nous garde si bien...

— Ah ! les amoureux... interrompit Onkel, les amoureux qui s'isolent, afin que personne n'entende le bruit de leurs baisers. Bast ! J'ai connu ça !

Une mélancolie voilait ses rétines vives.

— Vos remerciements sont quelque peu intéressés. Ne proteste pas, mon bon ami. Allons, il en sera ce que vous voudrez !

Maria, d'un mouvement souple, enlaçait son père et appuyait ses lèvres sur son front. Tous trois laisserent tomber, une à une, les heures. Ils vivaient, confiants dans les jours présents. De se sentir si unis une émotion tiède les caressait, cette chambre petite resserrait davantage leur affection. Il fallait voir la simple beauté du repas : les enfants servant leur père avec des gestes tendres, l'ancien au front ruisselant de clarté sous la lampe d'or. On l'aurait pris pour un personnage de livre saint, et la poi-

trine de Paul battait d'un émoi religieux. La prière, le signe de croix achevèrent la visite du vieillard. Il étreignit ses enfants devant le ciel allumé d'étoiles, des larmes coulèrent le long de ses joues et il pesa cette fois sur son bâton noueux, en regagnant sa ferme.

La nuit fut chaste et passionnée. Paul connut une épouse qui lui livrait son corps et son âme dans un élan pieux. Ils goûtèrent, calmes et heureux, cet automne nostalgique, une confiance réciproque les amenait devant les mêmes désirs et les mêmes espérances.

Le soleil désertait les bois, où le merle fuyait entre les buissons gris, l'herbe s'éteignait, les pinières couvraient un silence opaque et le ciel chassait des nuées pesantes. La pluie dépouilla les chênes, il n'y eut plus que des horizons d'une infinie mélancolie jusqu'aux journées de gelée claire et sonore.

Un matin — le ciel bleu et argenté sortait de la nuit froide — Suska passa devant la chaumière de Nisse, et comme elle tâchait de voir à l'intérieur du logis et clignait les yeux, à cause du soleil levant qui faisait de la fenêtre un miroir éblouissant, Maria se rapprocha de la vitre et inclina deux ou trois fois la tête. La jolie créature lui répondait en souriant de ses dents blanches et de sa bouche rose. Paul pénétrait dans la chambre ; Maria ouvrait précisément la porte qui communiquait avec l'extérieur.

— Que fais-tu ?

— Je veux dire le bonjour à Suska.

Les femmes s'accolèrent, elles parlaient avec volubilité, leurs paroles s'emmêlaient, il semblait que le temps était compté, chacune se hâtait de congratuler l'autre et de donner cours à des flots de paroles sans attendre la réponse.

Paul, qui maugréait tout d'abord, sortit et invita Suska à entrer. Elle le regarda malicieusement :

— Voilà ! disait-elle, se débarrassant du châle qui enveloppait sa tête mutine et couvrait ses épaules, voilà qui fait plaisir ! Mon Dieu, il y a cent ans qu'on ne s'est vu ! Oui, je suis restée bien plus long-temps à la ville que je n'y étais décidée en partant. Ma sœur désirait me garder et Stinus est si bon !

Elle riait avec une franchise dont s'amusa Paul.

— Mais occupons-nous de vous, de vous les gens heureux, les époux modèles, qui laissent tourner la terre et ne songent qu'à eux-mêmes. Vous accaparez votre femme, beau garçon ! Seriez-vous égoïste ! Je compte bien l'enlever quelquefois, moi, son amie !

Le paysan l'écoutait et s'inquiétait malgré lui de ces avances ; il trouvait pourtant Suska gracieuse à ravir. Elle avait repris son châle et le glissait derrière son col, elle le ramenait et l'écartait sur son corsage. Paul remarquait la perfection du buste, l'aisance de tous les mouvements. Il se disait que la

visiteuse voulait l'aguicher, et il ne se soustrayait pas à ses séductions.

Suska formait de plaisants projets avec sa compagne :

— Tu ne t'ennuieras plus !

— Je ne m'ennuyais pas, protestait Maria.

— Nous nous verrons le dimanche avant les vèpres. Tu viendras me prendre. Saviez-vous que l'année dernière, filles et garçons se rencontraient chez le gros Vanpot ? Ce que l'on riait !

— Les femmes ne vont au cabaret qu'à l'époque de la kermesse, objectait Nisse.

— Vous croyez ? Eh bien, mon cher Paul, nous vous détromperons !

Il ne la contraria point, sa personne avait trop d'attraits, néanmoins il se promit bien de ne pas conduire Maria à ces réunions.

Le ciel d'hiver éclairait la fenêtre d'un reflet d'albâtre et de vermeil. Il restait aux arbustes un peu de givre. On sentait, à contempler le paysage, combien l'air était pur et l'espace vivifiant. Suska toujours jabotante vit le soleil qui gagnait les hauteurs de la nue, elle s'exclama :

— J'oublie ce que j'avais promis à Stinus. Au revoir, au revoir ! Jésus-Maria, il sera midi quand j'arriverai chez notre locataire... Un mauvais locataire ! Aucun ne vaut cher d'ailleurs !... A bientôt ! A bientôt !

— Un tantinet folle... dit Paul.

— Elle est gentille, remarqua Maria.

— Pas très sérieuse...

— Il y a un temps pour tout.

Le silence tomba soudain dans la pièce et, après les rires et les paroles enjouées de Suska, ce silence devenait opprimant.

— Nous avons la recette du bonheur... affirma le paysan, qui voulait rompre l'hostilité de cette atmosphère imprévue.

— Nous nous sommes repliés, nous avons fermé la porte, nous avons dormi comme la terre...

— Comme la terre...

Ils allaient vers la croisée et regardaient. Paul prenait la main de l'épouse :

— Les seigles verdissent malgré le froid ; encore quelques semaines et les épis s'agiteront, la chaleur fera palpiter le labour, mes sarrasins sortiront du sol...

Elle dit, avec une bouche gourmande :

— Je suis fière de toi ! Mon père t'estime à l'égal des meilleurs !

Il l'embrassa dans un emportement :

— Et toi, quand me donneras-tu un fils ?

Elle devint inerte entre ses bras, pâlit et s'efforça de railler :

— Tu rêves toutes les récoltes...

Il lâcha Maria, qui dut s'appuyer à la table.

Leurs fronts se courbèrent et des pensées amères

pesèrent subitement dans leurs âmes. Le paysan marcha de long en large.

— Paul, suppliait-elle, le bruit de tes pas me brise les tempes.

Il ne l'entendit pas. Elle pleura.

Paul sortit. Le grand air éteignit sa gorge sèche. Il oublia petit à petit, devant la clarté du gel et les formes douces du pays qui se dilataient sous de légers brouillards frémissants, ses soucis et sa peine. Le village s'estompait au bas de la côte, mais les couleurs des toits moussus lui arrivaient distinctes ; le coq de la tour concentra le dernier point lumineux de l'espace. Un bruit presque imperceptible gratta l'ouïe du paysan, qui leva la tête. Des oies sauvages s'annonçaient dans le lointain. Une ligne noire, un angle obscur barraient l'azur. Les oiseaux grandirent, ils franchirent le zénith et parurent emporter les dernières tiédeurs du soleil. Le froid se leva avec l'ombre.

Paul semblait maintenant ne plus avoir gardé mémoire du mouvement inattendu de son esprit et de la brutalité de ses nerfs. Il parlait à Maria comme de coutume. Elle aussi lui répondait de sa voix naturelle, un peu chantante, et on eût pu croire que leurs pensées ne s'orientaient vers aucuns désirs nouveaux. Il la connut telle qu'elle était auparavant, dévouée aux soins de son ménage, et même elle l'écoutait avec une attention soumise. Encore une fois, le terrien goûta une vie pacifiante.

Ils avaient assisté, trois dimanches de suite, à la grand'messe de dix heures. Paul chercha dans la foule la figure de Suska ; ni dans l'église, ni dans les groupes qui se formaient à la sortie de l'office, il n'aperçut la femme de Stinus. Un sentiment de repos et de sécurité remplissait ces journées dominicales. Après avoir rendu visite au père Onkel, qui les régala de bière et de couques, les époux atteignaient, en tête à tête, la soirée et la nuit. Paul fumait des pipes, Maria lisait quelque roman d'Henri Conscience, et c'était le paysan qui, le premier, devait se lever après avoir remarqué, à diverses reprises, que l'heure était tardive.

L'année nouvelle n'amena pas de changement dans leurs existences tranquilles, uniformes comme les plaines qui se couvrirent un mois durant de neige et de silence. Il y eut en février une semaine, où le soleil chauffa les terrains redevenus tendres, tandis que le vent soufflait largement du Sud.

— Tiens ! fit Maria, — elle gagnait avec son mari la maison du fermier Onkel, — tiens ! Stinus et Suska... On ne les voit pas souvent ensemble !

Ils s'abordèrent.

Après des paroles sans suite et sans importance, les deux femmes s'écartèrent et, quand elles rejoignirent leurs époux, Suska dit à Paul :

— Nous vous laissons. Distrayez mon Stinus ; il a des idées noires aujourd'hui. Moi je me charge de votre gentille femme.

Elle ne lui donna pas le temps de répondre. La luronne clignait de l'œil, jetait du côté de Paul un geste qui partait de sa bouche, et entraîna Maria.

— Les femmes se ressemblent toutes !

Stinus aimait cette affirmation.

— Où vont-elles ? demanda Paul.

— Je ne sais pas et je m'en moque ! fit l'autre.

Il avait l'air furieux.

Un besoin de fouiller la vie de ce benêt poussait Paul à des questions indiscrètes.

Stinus évitait de lui répondre franchement.

Il l'emmena au cabaret.

Là, parmi la fumée âcre des pipes et les relents de levure, Nisse exhorta son compagnon à se remplir gratuitement le ventre. Il faisait sonner l'argent dans sa poche :

— Tu boiras tant que tu voudras !

Le ladre trempait ses grosses lèvres dans la mousse et avalait avec un léger bruit de la glotte. Ses yeux devenaient humides, il déclarait à son ami :

— Pour sûr que Suska est jolie ! La plus jolie femme du village, certainement !

Il se renversait, frappant la table de son verre vide.

Puis, dans l'oreille de Nisse, il glissait des confidences, des aperçus touchant les qualités corporelles de sa femme. Il riait ensuite, regardait le plafond et levait les genoux.

— Et que fait-elle, en ce moment, ta Suska ?

Le lourdaud plissait le front, et il allait parler avec une franchise brutale, quand il dévisagea son interlocuteur et qu'un sourire mauvais enveloppa sa bouche ronde :

— Je ne sais pas... des bêtises... des plaisirs de femme... Faut que ça se distraie !

Stinus ajouta, après avoir nonchalamment soufflé de la fumée :

— Il faut des distractions pour elles comme pour nous, et ta digne épouse ne pourrait trouver meilleure compagne. Laissons-les souvent, souvent ensemble !

Paul, s'impatientant, faisait apporter de nouvelles pintes. Stinus, repris par son mutisme habituel, se frottait les paupières, et bientôt il s'endormit, le menton dans la poitrine.

Maria était rentrée lorsque Nisse arriva chez lui. Il vit la table mise, une odeur de lavande parfumait, la jeune femme allait et venait avec des yeux brillants et de belles couleurs au visage :

— Nous nous sommes bien amusées. J'ai rencontré toutes les amies de Suska. Il y avait Fina du sacristain, la grosse Poldine, la fille aînée des Kleys, les deux petites Brabançonnes... Nous avons causé, nous avons ri !

Le paysan se promettait de faire la leçon à sa femme ; quelques instants plus tôt, il était décidé à lui défendre de revoir Suska. Les bons motifs ne manquaient pas. Un sentiment de gêne l'empêcha

de demander si aucun garçon n'assistait à la réunion. Sa suspicion lui parut ridicule, et il dit exactement le contraire de sa pensée :

— Tant mieux ! Tant mieux !

Paul trouva le repas meilleur que de coutume. Après les grâces, Maria prit une bouteille de brandevin et remplit un verre. Elle y trempa ses lèvres et fit boire son mari :

— C'est un cadeau, une surprise de mon père.

Il s'exclama :

— La cachottière !

Ce mot lui avait échappé et le peinait... Il se reprit :

— La bonne surprise ! Allons ! A notre bonheur !

Il regarda sa femme dans les yeux. Elle se rapprocha, l'embrassa rapidement et courut prendre son tricot.

Elle s'installa près du feu, chantonnant...

La semaine fut légère. Maria l'embellissait de ses sourires, de ses caprices charmants. Un refrain lui revenait avec obstination, et Nisse le répétait...

Le ciel, tour à tour, s'assombrissait et souriait. Il était gris, il devenait noir, des nuages apportaient des pluies cinglantes et puis la nue resplendissait, et Paul disait à sa femme :

— La lumière est déjà plus claire.

A la fin de février, des journées arrivèrent où le sol dégagea un ferment printanier. Dans les prés, les gens du village tranchaient au cordeau le rebord

des fossés, charriaient des fumures pour l'herbe jaune et éparpillaient les engrais. Les élagueurs, perchés dans les peupliers, faisaient résonner la cognée et des branches tombaient le long des troncs. Le merle chantait dans les buissons.

Maria, insensiblement, avait habitué Paul à ses absences. Elle descendait au village plusieurs fois par semaine, elle ramenait Suska, qui demeurait auprès des jeunes époux jusqu'à l'angelus. Malgré ses préventions, Nisse trouvait de l'agrément à ces visites. Quand Suska n'était plus venue depuis peu, il s'informait du motif de son éloignement.

Les beaux jours approchant, Paul parcourait les labours, hanté d'impatiences. Sa cabane s'entourait de terres qui toutes lui appartenaient, et sous la verdure du champ il devinait l'efflorescence des moissons, la levée glorieuse des épis, le futur pain de la terre. Le sol se couvrait de la volée de semence, des guérets s'ouvrirent pour recevoir de nouveaux fruits. Dès l'aube, Paul travaillait, retournait la glèbe, son corps et son cœur participaient de la même joie, une joie presque sensuelle.

Chez Onkel, on pensait à la prochaine sortie du bétail. Les vaches, près de la ferme, dans l'enclos des saules, bondiraient bientôt, haletantes et enivrées, parmi l'air neuf et les rayons du jeune soleil. Le fermier vit arriver son beau-fils avec une physionomie que l'animation colorait, avec des yeux qui battaient dans un sourire.

— Si les gelées tardives ne nous surprennent pas... commençait Paul.

Le vieux coupait ses paroles :

— Oui, toujours à la tâche, toujours le bon ouvrier ! Je t'aime ainsi, je t'aime ainsi !

Il s'interrompit, parut prendre une résolution :

— Ecoute ! c'est bien d'être actif et courageux. Je me demande néanmoins si tes occupations ne sont pas trop exclusives...

— Je ne comprends pas.

— Je préférerais me taire...

Il brusqua :

— Paul ! tu ne dois plus permettre à ma fille de rencontrer Suska !

Nisse avait pâli.

Onkel continuait :

— J'ai moi-même eu tort, en la laissant s'asseoir à ma table. Stinus était un ancien compagnon, et je ne croyais pas aux commérages.

— Il faut dédaigner les méchancetés... bégayait Paul.

Il parlait sans assurance. L'air manquait à ses poumons. Il s'assit, ayant les jambes coupées.

Hendrik Onkel le regardait et compatissait à son trouble :

— Nous ne devons pas nous effrayer sans motif. Jusqu'à présent, il n'y a pas lieu de soupçonner Maria. Seulement tu es prévenu. Il faut, il faut qu'elle renonce à cette amitié !

— Dites-moi ce que vous avez appris...

Paul remuait les bras ; on eût dit qu'il cherchait un appui.

— Je ne sais rien et personne ne sait rien ! affirma rudement le vieillard. Mais Suska a des mœurs faciles, on ne compte plus ses galants, Maria se compromet en sa société.

Nisse soupira longuement, le sang revenait sous la peau de sa face. Il se leva, se retrouva d'aplomb. Le paysan avait l'air gêné, comme si quelque faute pouvait lui être imputée.

— Ma maison est sans tache. Je veux mourir entouré de la considération du village !

Et le vieillard se redressait, orgueilleux.

Ces paroles rendirent à Paul son énergie :

— Père, vous n'aurez à rougir d'aucun des vôtres !

En s'en allant, il avait conscience de défendre l'honneur de toute une lignée d'hommes auxquels la possession de la terre conférait une noblesse.

Suska et Maria s'entretenaient joyeusement lorsque Nisse rentra. Elles s'aperçurent toutes deux qu'il avait l'âme agitée. Sa femme ne put supporter l'interrogation irritée de son regard. Suska prit le parti d'affronter sa colère. Elle badinait, elle se rapprochait de lui, elle prit les mains de Paul, étendit les bras, se colla contre le paysan :

— Pourquoi cette mine renfrognée ? Fais-moi donc risette !

Paul sentait la chaleur de son corps.

Il se dégagea et sa tête se balançait comme s'il allait bondir. On entendait qu'il proférait des menaces, le sens de ses paroles échappait aux jeunes femmes.

Suska cria, tandis qu'elle ouvrait la porte :

— Je reviendrai après l'orage ;

— Drôlesse ! hurla Nisse.

Maria se réfugia derrière la table, Paul se contenant pour ne pas la poursuivre et la traîner sur le sol et la battre.

Elle pleura. Ses sanglots entrecoupaient ses paroles :

— Pourquoi... Pourquoi... Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ?

Alors la force lui manqua. Il devint tout à coup faible comme un enfant, et dit :

— Je t'aimais tant !...

Ils se renfermèrent dans le silence. A minuit, Nisse, la tête courbée, parut dormir. De temps en temps, Maria sortait de sa chambre et venait voir, craintivement, si l'homme n'avait pas bougé.

Une journée radieuse s'éveilla sous le ciel, dès les premières heures du matin. Les époux se trouvèrent l'un devant l'autre, et la femme osa parler :

— Je n'ai rien compris à ta conduite.

— Je voudrais te croire...

— Cependant je ne verrai plus Suska, puisque notre amitié te déplaît.

Paul éprouva un instant le désir d'attirer sa fem-

me contre lui. Elle reculait, sans le savoir. Il se retourna brusquement, la bouche ouverte et les yeux mouillés.

Les semaines déroulèrent les divers tableaux de la terre qui se parait pour la venue de mai. Dans le jardin, le chèvrefeuille avait verdi, des fleurs venaient d'éclorre, certains arbres formaient d'éblouissants bouquets au soleil de midi, les bourgeons de la haie de charmes allaient s'épanouir et les lilas bientôt encenseraient le ciel. C'était l'époque où l'homme le plus infime sent sa poitrine s'élargir et savoure la bonté de vivre.

Près de ses plates-bandes fraîches et parfumées, Nisse musait, les mains dans les poches, respirant le soleil, dilaté à la chaleur précoce du firmament. Ce printemps lui envoyait des griseries au cerveau. Il vit passer sa femme derrière la haie ; elle était blanche et rose comme une fleur de cette saison charmée. Nisse la trouvait belle... Une folie s'insinuait dans ses veines. Il songeait que Stinus avait voulu le persuader, la veille, que Maria en aimait un autre ! Cette pensée lui faisait prendre en pitié le pauvre vieux, dans ce jardin embaumé, sous la fête de l'azur, vis-à-vis de sa maisonnette claire comme un sourire. Il voulut s'amuser au souvenir des imputations de Stinus ; une idée le conquit, une idée baroque qui distendait sa bouche, qui faisait battre gaîment ses paupières et se souvenant des insinuations que l'on avait faites à propos de sa

femme, il se précipita à sa rencontre, feignant un saisissement, afin de la mettre à l'épreuve.

— Maria, tu sais, le fils du charron est mort la nuit dernière !

Elle pâlit, s'arrêta et, sans un mot, elle tomba sur le chemin.

Nisse, d'abord, ne comprit pas ce qui arrivait. L'exaltation de l'air, du sol, le frissonnement doré de la rue imprégnaient ses sens. Il demeurait étourdi. Lentement il s'éloigna, regardant autour de lui comme une créature privée de raison. Il crut reprendre la route du champ, où il avait interrompu ce matin son travail. Il s'efforça de croire à une hallucination, à un cauchemar. Quand il n'eut plus de doute, mille couteaux plongèrent dans sa poitrine. Paul se cacha dans les taillis du bois et ferma les yeux pour ne pas être le spectateur d'une scène horrible que son esprit imaginait. La terre était mouillée sous les fourrés, il le remarqua et s'étonna de cette constatation ; il se croyait hors de la vie. Pourquoi, s'interrogeait-il plus tard, pourquoi ne suis-je pas poussé au meurtre ? Le crâne saoul, il revenait à des images d'amour qui le faisait trembler de fièvre. Il pensa mourir enfin.

Une voix éperdue criait.

Il reconnut la voix de sa femme et voulut marcher.

Maria se rapprochait.

Elle répétait ces mots, et on eût dit que sa bouche saignait :

— Paul ! Paul ! Ne m'abandonne pas ! Au secours !
Au secours !

Nisse essayait de ne point l'entendre.

La femme avait traversé la futaie.

Il quitta le bois du côté de sa maison. Il embrassa le paysage, les fleurs, le banc. Sa poitrine s'ouvrait à tout l'air du ciel.

Nisse disparut.

Quelques paysans le regardèrent marcher d'une allure qui excita leur curiosité. Ils en parlèrent le soir autour des tables, et certains le plainirent.

Mais aucun ne le vit revenir deux heures après minuit et s'étendre sur la dure devant sa cabane, dont la porte était fermée. Nisse, comme au soir où Maria fuyait avec lui, n'avait pu résister à l'appel de sa contrée.

Maintenant il dormait à même la terre. Peut-être n'enviait-il pas d'autre couche. Ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour un baiser. Il aspirait le printemps.

FIN



Autorisation N° 7250

O. C. P. 3100

Imp. L'HORIZON NOUVEAU, Liège

Maison fondée en 1936

201, Bd Em. de Laveleye - Tél. 185.77

